



NATIONAL
GEOGRAPHIC

HORS-SÉRIE

DÉCEMBRE 2018-JANVIER 2019

LES MYSTÈRES DES
MAYAS

L'ESSOR,
LA GLOIRE
ET LA CHUTE
D'UNE
CIVILISATION

PM PRISMA MEDIA

M 06672 - 33H - F: 6,90 € - RD



NOUVELLE ÉDITION 2018

BEL : 7,30 € - CH : 11 CHF - CAN : 12,99 CAD - LUX : 7,30 € - DOM Avion : 9 € ; Bateau : 7,30 € - Zone CFP Bateau : 1 000 XPF.

A close-up photograph of a person's hand wearing a dark glove, holding a computer mouse. Light rays emanate from the mouse, creating a glowing effect against a dark background.

Et Internet fut



the_valley

L'HISTOIRE DES PIONNIERS DE LA SILICON VALLEY

EN JANVIER

CHAÎNE DISPONIBLE SUR :

CANAL

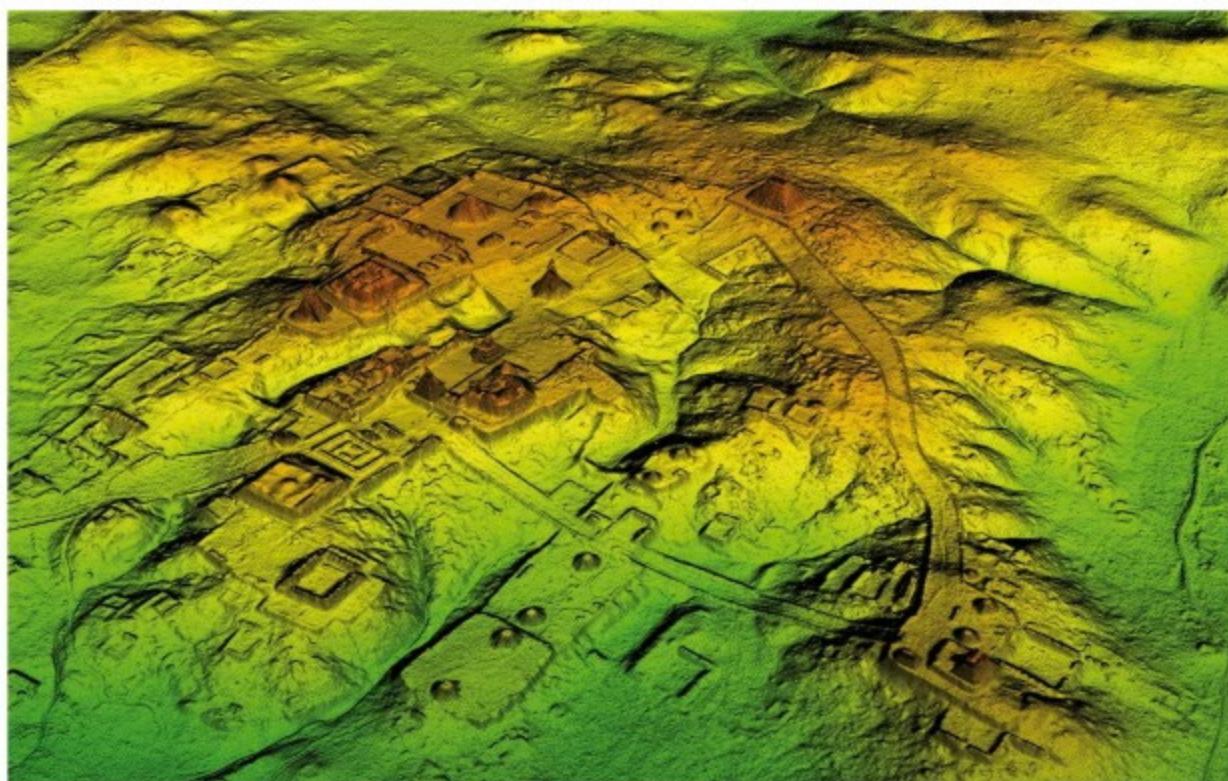
CANAL 85

SFR

CANAL 176



CANAL 123



Grâce à la technologie du Lidar, des vestiges mayas sont désormais visibles sous la canopée.

Des cités sous les arbres

Au début de l'année 2018, National Geographic rendait publique la mise au jour de milliers de ruines mayas dans la jungle abondante de la région d'El Péten, au nord du Guatemala. Pendant deux ans, un groupe de scientifiques soutenus par la Pacunam – fondation guatémaltèque qui finance des projets de recherche et soutient le développement durable et la préservation de l'héritage culturel – a participé à un programme visant à cartographier 2 100 km² de la réserve de biosphère maya.

C'est au moyen du Lidar (acronyme de *Light Detection and Ranging*, ou détection et télémétrie par ondes lumineuses), une technologie révolutionnaire permettant de détecter toutes les structures au sol, y compris sous une végétation très dense, que ces ruines ont été repérées et que les chercheurs ont vu apparaître sur leurs écrans d'ordinateurs les images des vestiges de sites cérémoniels, de centres urbains, de systèmes d'irrigation et d'habitations jusque-là cachés par une nature luxuriante.

« Les images produites par cette technologie montrent bien que la région entière était très organisée et plus densément peuplée qu'on ne l'imaginait », explique Thomas Garrison, archéologue à l'université d'Ithaca et « Explorateur National Geographic ». Au lieu d'être indépendantes les unes des autres, les vastes cités mayas étaient plus complexes et plus connectées, grâce à des chaussées, que les spécialistes le pensaient.

Avancée archéologique exceptionnelle, cette découverte apporte un nouvel éclairage sur la civilisation maya, apparue en Méso-Amérique vers 2000 ans av. J.-C. et disparue avec l'arrivée des conquérants espagnols, en 1520. Grâce au Lidar, elle ouvre également de nouvelles perspectives d'explorations : sur un total estimé d'environ 6 000 sites mayas connus, seule une centaine ont été systématiquement fouillés. De quoi réservier d'autres surprises à la communauté scientifique !

Catherine Ritchie, rédactrice en chef adjointe



SOMMAIRE

INTRODUCTION

À la redécouverte des Mayas 16

CHAPITRE 1 PÉRIODE PRÉCLASSIQUE

L'avènement des rois 26

CHAPITRE 2 PÉRIODE CLASSIQUE

Les seigneurs de la guerre 46

CHAPITRE 3 PÉRIODE POSTCLASSIQUE

Les princes marchands 80

CHAPITRE 4 DE 1500 À AUJOURD'HUI

Un héritage vivant 108

PHOTO (À GAUCHE) : Le masque de « la Reine rouge » provient d'une tombe royale du site de Palenque, au Mexique. À en juger par la proéminence de la mâchoire et la finesse des lèvres, il s'agit vraisemblablement d'un portrait, celui de l'épouse ou de la mère du grand souverain de la cité au VII^e siècle, le roi Pakal.

PHOTO DE COUVERTURE : Reconstitution du dieu du Maïs à partir d'un amas de pierres trouvées sur le site archéologique de Copán. Le maïs joua un rôle central dans les croyances mayas.



Le temple des Guerriers, à Chichén Itzá, a de toute évidence été conçu pour inspirer la crainte aux sujets des souverains mayas de la péninsule du Yucatán, au Mexique. Des peintures murales, à l'intérieur de l'édifice, représentent des scènes de batailles et le transport de marchandises par voies terrestre et maritime. Il y a mille ans, la cité était un important centre commercial et militaire. Mais à la fin du XII^e siècle, elle s'effondra pour des raisons qui restent mystérieuses.

Les mystères des Mayas





Les pierres parlent avec éloquence à Piedras Negras, au Guatemala. Sur un trône royal, des glyphes décrivent l'ascension d'un roi appelé « Souverain 7 » (à gauche), qui régna de 781 à environ 808. C'est sur ce site maya de la période classique, célèbre pour ses monuments sculptés, que les experts décodèrent pour la première fois l'inscription signifiant « accession au pouvoir ». Une percée qui révéla que ces hiéroglyphes mayas conservaient la mémoire d'événements réels.





Figurant jadis parmi les plus beaux édifices de la période maya classique, le palais de Palenque, au Mexique, était à l'état de ruines recouvertes de végétation quand il fut photographié par l'explorateur britannique Alfred Maudslay, il y a plus d'un siècle. Les notes et les mesures méticuleuses de Maudslay, ses moulages des bas-reliefs en stuc et ses clichés détaillés de Palenque et d'autres sites devaient constituer un modèle de référence pour les générations d'archéologues à venir.





Peinte vers 100 avant J.-C. sur un site aujourd'hui appelé San Bartolo, au Guatemala, la plus ancienne représentation connue de la naissance du cosmos maya montre Hunahpu, fils du dieu du Maïs, le protecteur des rois. Ce mythe religieux central devait perdurer bien au-delà de la chute des grandes cités, réapparaissant sous une forme très semblable au XVI^e siècle, dans le livre sacré du *Popol Vuh*.







Professant des croyances vieilles de plus de deux mille ans, la communauté d'agriculteurs mayas de La Compuerta, située au Guatemala, célèbre autour d'un brasier la fête de la récolte à l'entrée de la grotte de Naj Tunich. Persuadés que de telles grottes étaient des portails menant vers le monde surnaturel des dieux, des ancêtres et de l'eau, les anciens Mayas ornaient ces chambres souterraines de dessins et de glyphes.

Oubliés et retrouvés À la redécouverte des Mayas

EN L'AN 615 DE NOTRE ÈRE, le jeune roi Pakal monte sur le trône de Palenque.

Les habitants de cette cité-État maya le vénèrent, croyant qu'il a le pouvoir d'appeler la pluie sur leurs champs et de ramener l'ordre dans un monde troublé. Mais dans les royaumes voisins, des seigneurs ennemis intriguent et complotent, guettant des signes de faiblesse chez ce souverain âgé de 12 ans.

Quatre ans plus tôt, le puissant roi de Calakmul, Serpent-Volute, avait ordonné à ses guerriers d'attaquer Palenque et de la mettre à sac. En ces temps-là, de grands périls menaçaient le royaume.

Mais Pakal sait se faire conseiller. Sa mère, dame Zac Kuk (« Resplendissant Quetzal »), descend de l'antique famille royale de Palenque et dirige la cité en attendant que son fils devienne adulte. Pakal noue des alliances avec des seigneurs lointains, et, plus rusé que ses ennemis sur le champ de bataille, restaure le prestige de la ville. Dans les périodes de paix, il commande à son peuple de l'embellir et de la transformer en l'une des plus somptueuses capitales du monde maya.

À sa mort, après un règne de soixante-huit ans, ses sujets le pleurent amèrement, baignent son corps dans du cinabre rouge sacré et le parent de jade. L'Histoire se souvient de lui comme de l'un des plus grands souverains mayas.

Ce n'est que récemment qu'archéologues et autres spécialistes ont commencé à retracer la légende de cette civilisation, riche en intrigues et en faits d'armes, révélant au monde les réalisations fastueuses de rois tels que Pakal. Les fouilles menées sur des sites envahis par la végétation, ainsi que le déchiffrement des inscriptions en passe de s'effriter, jettent une nouvelle lumière sur les anciens Mayas – leurs rois et reines, leurs artistes et leurs astronomes, leurs



Dénichée à l'intérieur
d'une tombe sur
l'île de Jaina, au large
de Campeche (Mexique),
cette figurine de terre
cuite arbore l'épais
rembourrage requis pour
jouer au jeu de balle maya.
Symbolisant le conflit
sous toutes ses formes,
ce sport populaire
prenait parfois l'aspect
d'une guerre rituelle
et pouvait se terminer
par la décapitation
des perdants.

courtisans et leurs marchands, leurs fermiers et leurs artisans... « *C'est un monde d'une prodigieuse richesse artistique et intellectuelle* », affirme David Freidel, professeur d'archéologie à l'université Washington de Saint-Louis. Armés de nouveaux outils technologiques, les chercheurs mettent au jour toute une série d'indices apportant un début de réponse aux questions qui les taraudent depuis longtemps : qui étaient vraiment les Mayas ? Comment ont-ils bâti une civilisation aussi sophistiquée au cœur d'une jungle aussi impénétrable ? Quelles ont été les causes de l'apogée, puis du déclin et de la chute de cette civilisation ? On ne savait presque rien d'eux il y a deux cents ans. La forêt avait repris ses droits sur la plupart de leurs cités, et, au lendemain de la conquête espagnole, aux XVI^e et XVII^e siècles, les prêtres européens avaient brûlé la quasi-totalité des rares livres en écorce de figuier laissés par les Mayas.

Mais, à la fin du XVIII^e siècle, un rapport signalant l'existence d'étranges ruines à Palenque, au Mexique, parvient au roi d'Espagne, Charles III. Comme de nombreux Européens instruits de l'époque, celui-ci s'adonne à l'étude des « antiquités ». Il dépêche alors sur les lieux un capitaine d'artillerie, Antonio del Rio, qu'il charge d'enquêter. Quand del Rio arrive à Palenque, le 5 mai 1787, un brouillard impénétrable recouvre l'antique cité. Aidé d'une équipe de soixante-dix-neuf ouvriers, il commence à déblayer les pierres effondrées en travers des portes et explore des passages souterrains, collectant des récipients en faïence et des sculptures brisées. Émerveillé par l'immensité des ruines et par l'ingéniosité du système de conduite d'eau de la ville, del Rio peine à expliquer comment une telle cité a pu croître et prospérer dans un lieu aussi reculé. Il conclut qu'un groupe de Romains, de Grecs ou de Phéniciens égarés a jadis conquis la région, et enseigné aux indigènes l'architecture et l'art.

Près d'un siècle s'écoule avant que des scientifiques ne se penchent sérieusement sur l'éénigme de Palenque et de centaines d'autres vestiges. En 1881, Alfred Maudslay, fonctionnaire colonial britannique, entreprend d'étudier les inscriptions ornant les pierres de la plupart des anciens sites mayas. Les spécialistes étrangers, estime-t-il, vont avoir besoin de clichés, de dessins précis et de moulages en plâtre pour déchiffrer les mystérieux hiéroglyphes. À cette fin, Maudslay sillonne l'Amérique centrale. À Copán, au Honduras, il installe un laboratoire photographique dans une cellule de prison. Son relevé méticuleux



Le monde maya

Les archéologues divisent l'histoire des Mayas en trois périodes : préclassique, classique et postclassique. En trois mille ans, des centaines de cités et de cités-États prirent leur essor, prospérèrent et disparurent. Aujourd'hui, cinq pays assurent leur conservation.







Avec sa bouche et ses yeux béants, ce visage en stuc d'un dieu ornant une pyramide funéraire de Piedras Negras, au Guatemala, semble fixer le visiteur du fin fond de la forêt. La cité prospère de 400 à 800 après J.-C., puis s'effondre. Isolée, rarement visitée, mais chargée d'Histoire, c'est un « site magique » pour l'archéologue Stephen Houston, qui y a codirigé des fouilles.

des glyphes marque le début des recherches archéologiques modernes sur les Mayas. Il ne décèle cependant aucune trace d'envahisseurs originaires de Rome ou de la Grèce antique. Les experts s'accordent bientôt à penser que les racines de cette civilisation viennent du continent américain.

Dans les années 1920, la Carnegie Institution de Washington envoie de nombreuses expéditions en Amérique centrale et au Mexique. Archéologues, botanistes, zoologistes et autres ethnologues exhument et fouillent des capitales mayas jusque-là inconnues. Les récits parfois romancés de leurs aventures enflamment l'imagination du public. Des auteurs d'ouvrages de vulgarisation commencent alors à décrire les Mayas comme de placides fermiers dirigés par des prêtres-astronomes obsédés par l'étude des corps célestes et la division du temps en grands cycles.

Cette vision utopique est abandonnée quand les chercheurs commencent à percer les secrets de leur écriture. En 1960, une historienne d'art américaine, Tatiana Proskouriakoff, déduit que les dates gravées sur les grands monuments de pierre de Piedras Negras correspondent à des événements majeurs de la vie des souverains mayas. Ces diverses avancées aboutissent au déchiffrement de centaines de hiéroglyphes. Les scientifiques ont ainsi reconstitué la riche histoire d'une civilisation aussi guerrière et politique que celle de ses homologues de l'Ancien Continent.

Les Mayas ont créé l'une des sociétés les plus avancées du Nouveau Monde. Ses ingénieurs ont érigé, sans l'aide d'outils en fer ou de roue, de gigantesques pyramides. Ses mathématiciens connaissaient la notion de zéro et recouraient à un système de numération de position à base de tirets et de points. Leurs astronomes calculaient les cycles solaire, lunaire, vénusien et martien avec une incroyable précision. (Leur estimation du mois lunaire s'écarte d'à peine 24 secondes de celle fournie par les horloges atomiques d'aujourd'hui.) Grâce à de nouvelles technologies – microscopie électronique à balayage, imagerie satellite... –, nous en savons chaque année davantage sur la sophistication de cette civilisation. Cependant, de nombreuses questions restent offertes à la sagacité des archéologues. Où et quand les Mayas ont-ils fondé leurs premières cités ? Comment nourrissaient-ils leurs nombreuses populations ? Qui furent les premiers rois mayas, et comment acquirent-ils un pouvoir aussi immense ? — Heather Pringle



En langue maya, *Tikalik Abaj* signifie « Pierres dressées ». Sur ce site guatémaltèque de la période préclassique, des rochers volcaniques sculptés jalonnent le chemin menant à une tombe royale datée de l'an 100 de notre ère – l'une des plus anciennes sépultures mayas connues.

Les dessins gravés sur les pierres semblent évoquer une époque de transition. Nombre d'entre eux, dont ce visage d'un personnage corpulent (à droite), datent de la période olmèque antérieure, ce qui laisse penser que la cité se trouvait à la jonction de deux cultures.





Ces racines tentaculaires enserrent les ruines de Cheyokolnah (« L'arbre sur la maison »), situées dans l'État de Campeche, au Mexique. Avec l'aide d'un informateur local, l'archéologue Ivan Sprajc a mis au jour le site en 2004. En une décennie et seulement dans l'État de Campeche, son équipe a exhumé plus de 80 sites inconnus jusque-là, et en a redécouvert d'autres, qui avaient sombré dans l'oubli depuis longtemps.







Gravé dans la pierre L'avènement des rois

L'HISTOIRE SE PASSE il y a plus de deux mille ans, dans l'une des pyramides de San Bartolo. Un artiste essuie une trace de peinture rouge sur sa main et pose ses pinceaux. À la demande du seigneur de l'antique cité et au prix d'immenses efforts, il peint la légende de la création du monde sur les murs d'une chambre secrète. Une fresque que peu d'yeux, sans doute, auront la chance de voir un jour.

Les ancêtres de l'artiste sont arrivés dans les basses terres du Guatemala plusieurs milliers d'années auparavant, en suivant le tracé sinueux des rivières. Dans les forêts tropicales, ils ont trouvé un monde végétal luxuriant, bordé de marais. De mai à novembre, des pluies torrentielles s'abattent sur le pays, grossissent les cours d'eau et se déversent dans des cuvettes marécageuses et des lacs. Cependant, dès février, les précipitations se font rares. Les hommes s'installent dans des villages, tout près des sources les plus sûres. Là, ils chassent, cultivent des petits lopins de terre, cueillent des fruits de *ramón* (*Brosimium alicastrum*) et de sapotillier, et rapportent de la nourriture des marais.

L'archéologue guatémaltèque Miguel Orrego Corzo tente de percer le secret de la stèle 5 de Takalik Abaj. Ces bas-reliefs montrent deux rois se faisant face de part et d'autre d'une colonne de hiéroglyphes datés de 83 et 126 de notre ère – scène illustrant probablement un transfert de pouvoir entre un souverain et son successeur.

Ces nouveaux habitants de la jungle ont pris avec eux des tubercules et des semences qu'ils connaissent depuis des millénaires : maïs, citrouille, haricot et manioc. Leur favorite est le maïs. Les pousses vertes rappellent aux Mayas que les hommes sont sortis de la terre, comme il est dit dans leurs récits sacrés. Et la coupe de l'épi lors de la récolte leur enseigne que toute chose doit mourir dans le grand cycle de la vie.

Mais le maïs a tôt fait de s'étioler en cas de sécheresse. Les tendres pousses ont besoin de pluies modérées mais régulières, et d'un arrosage supplémentaire au cours de la brève période de pollinisation. Toutes ces contraintes posent de sérieux problèmes aux premiers agriculteurs



Ce dieu du Maïs a été reconstitué à partir d'un amas de pierres trouvé sur le site de Copán. Fondement agricole des cultures méso-américaines, le maïs joua un rôle central dans les croyances des Mayas depuis les premiers temps de leur civilisation.

des basses terres, où les précipitations cessent pendant plusieurs mois. Les Mayas doivent faire coïncider leurs semis avec la fin de la saison sèche.

Selon toute vraisemblance, les premiers seigneurs mayas étaient aussi les meilleurs agriculteurs, ceux qui observent attentivement le monde autour d'eux et acquièrent du prestige grâce à leurs talents. Pour Robert Sharer, mayaniste américain, « *ceux qui accédaient au nombre de ces privilégiés avaient sans doute des connaissances d'ordre à la fois pratique et rituel ; ils savaient notamment quand, comment et où planter le maïs, et la meilleure façon de le cultiver.* »

En observant leurs champs, ces premiers seigneurs prennent conscience que le maïs pousse mieux en lisière des marais, où chaque année les eaux qui se retirent laissent des dépôts fertiles. Et en exerçant leur regard sur l'horizon oriental, ils notent la position précise du lever du soleil lors des équinoxes de printemps et d'automne, et élaborent un nouveau calendrier solaire. Ils commencent à repérer les rythmes de la nature, et réalisent que les pluies dans les basses terres centrales reviennent à peu près à la même date chaque année : le 10 mai, jour où le soleil passe à son zénith dans le ciel.

Ce savoir est la clé de leur pouvoir. Depuis plusieurs générations, la population se réunit sur la grand-place cérémonielle qui surplombe la rivière Holmul pour voir les seigneurs de Cival (à l'est du Guatemala) accomplir les rites sacrés censés appeler les pluies sur les jeunes pousses de maïs. Les habitants sont nombreux à croire que leurs souverains, passés maîtres en matière de rituels, possèdent des pouvoirs surnaturels.

Au VIII^e siècle avant J.-C., les seigneurs de Cival commandent aux agriculteurs de tailler des pierres pour une grande pyramide. Les hommes de la vallée acceptent cette tâche de peur qu'un refus n'apporte la sécheresse, des récoltes brûlées par le soleil et de longs mois de famine. À l'aide de lourdes pioches et de marteaux en pierre, ils débitent des dalles de calcaire, puis les équarriscent avec des haches de silex. Les pierres sont transportées sur l'immense site de construction aménagé sur la grand-place. Le travail s'avère harassant sous la chaleur tropicale, mais une pyramide sort peu à peu de terre et finira par atteindre la hauteur d'un immeuble de trois étages.

Face à elle, sur un emplacement choisi par le seigneur à l'est de la place, on construit une longue plateforme surmontée de trois édifices. Dans l'esprit du souverain qui l'a conçu, cet ensemble d'imposantes structures doit servir d'observatoire astronomique. En se tenant au sommet de la pyramide et en regardant l'horizon vers l'est, il peut consigner avec précision les dates clés de l'année solaire. Lors des équinoxes de printemps et d'automne, le soleil se lève dans l'axe d'une ligne coupant exactement en deux la plateforme orientale. Le 10 mai, le jour où les pluies débutent, le soleil apparaît derrière l'un des trois édifices. Il fait de même le 3 août, quand la deuxième vague de pluies survient. Grâce à ce majestueux calendrier architectural, les seigneurs de Cival prédisent sans risques les dates les plus appropriées pour faire

des offrandes sacrées aux dieux et engager les semaines. À mesure que leur renom grandit, d'autres édifices cérémoniels s'élèvent dans la cité. Le plus ambitieux, une pyramide haute de 32 m, s'étendait sur 4 000 m² et se dresse à la limite orientale de la grande place, dominant l'ensemble du paysage urbain. Pour orner ses murs abrupts, des artisans ont façonné d'énormes masques en stuc figurant les visages effrayants des dieux du Ciel et de la Pluie.

Pour Francisco Estrada-Belli, archéologue à l'université de Boston, l'imposante structure servait de scène aux reconstitutions sacrées de la naissance du dieu du Maïs. La pyramide fait face à la fois au soleil levant et à l'endroit d'où arrivent les orages chargés de pluie. Avec sa crête perçant le ciel, elle attire naturellement la foudre. On imagine ainsi la frayeur de la foule devant un roi paré de vêtements rituels de couleurs vives et cerné d'éclairs, dansant au sommet de l'immense monument. Quand les nuages noirs chargés de pluie fonçaient sur lui depuis l'est, la scène devait offrir le spectacle d'un dieu tendant les bras vers le ciel pour qu'il apporte la pluie à une terre asséchée.

Dans nombre d'autres cités édifiées en lisière des marais et des rivières des basses terres, les dirigeants ont érigé des pyramides similaires et prétendaient posséder des pouvoirs surnaturels. Selon Robert Sharer, « *Le dieu du Maïs devint le symbole des rois mayas. Les élites politiques firent de lui leur protecteur, et sa légende devint leur légende.* » À San Bartolo, sur les murs de la chambre secrète de la pyramide, l'artiste a représenté à la fois la création du monde par le dieu du Maïs et le couronnement du roi de San Bartolo. Pour les fidèles, le dieu et le roi ne faisaient qu'un.

Aucun des premiers rois mayas n'exerça plus de pouvoir que ceux qui ont régné sur l'ancienne cité d'El Mirador. Entourée encore aujourd'hui d'une forêt dense, El Mirador se situe dans un bassin marécageux du nord du Guatemala. Les ressources en eau douce potable de la région sont faibles, mais pendant la saison des pluies, l'eau s'accumule dans des bassins temporaires bordés par des coteaux. Les agriculteurs se sont adaptés avec ingéniosité à ces terres gorgées d'eau, mettant en culture les terres surélevées et extrayant la vase des marais et des lacs pour fertiliser leurs champs. Pour Richard Hansen, professeur d'anthropologie à l'université de l'Utah et directeur du Mirador Basin Project, « *le limon organique était le moteur économique d'El Mirador* ».

Tirant leur opulence des excellentes récoltes de leurs sujets, les rois d'El Mirador ont fondé ce que des archéologues appellent aujourd'hui le premier État maya, et prirent le contrôle des cités voisines. Ils ordonnèrent à leur peuple de construire un réseau de chaussées qui s'étendait à travers la jungle vers l'est, le nord et le sud. Au 1^{er} siècle de notre ère, El Mirador contrôlait une zone d'environ 4 000 km².

Au cœur de ce premier État, El Mirador, avec ses pyramides géantes et ses observatoires astronomiques, devint l'une des plus grandes cités mayas jamais construites. Merveille architecturale de la cité, le complexe de La Danta culmine à 72 m au-dessus de la grande place et constitue l'édifice de pierre le plus haut érigé par les Mayas.

Mais El Mirador va payer ces splendeurs au prix fort. Les bâtisseurs étaient en effet d'épaisses couches de plâtre sur les murs et les sols des résidences et des édifices publics. Pour fabriquer ce plâtre, les Mayas portent des blocs de calcaire à de hautes températures dans des fours alimentés au charbon. « *Il fallait des quantités considérables de bois vert pour faire du charbon* », note Justine Shaw, archéologue au College of the Redwoods, en Californie. Les bâtisseurs d'El Mirador anéantissent ainsi de vastes étendues de forêt. Pendant la saison des pluies, les précipitations transforment le sol des terres défrichées en marais et en lagunes, qui finissent par se combler. Les fermiers ne sont bientôt plus en mesure d'en extraire la vase pour fertiliser leurs champs et les rendements chutent. La diminution de la production de nourriture entraîne alors celle de la population.

Au milieu du III^e siècle de notre ère, la cité jadis prospère d'El Mirador était devenue une ville fantôme, victime de l'appauvrissement de ses ressources et d'un effondrement environnemental. Mais ailleurs, dans les basses terres couvertes de forêts, dans des centres plus modestes tels que Tikal, de puissantes dynasties de rois étaient en passe de transformer la société maya. — Heather Pringle



Le penchant des Mayas pour les fastes architecturaux apparut vers l'an 600 avant J.-C. avec l'édification d'imposantes pyramides à El Mirador – sans doute la première cité-État maya. San Bartolo disparut sous un épais manteau forestier, puis redécouverte en 2001.





Dans la forêt d'Hormiguero, site maya peu connu de la péninsule du Yucatán (Mexique), on croit entendre les burins des artisans cogner la pierre. Les angles richement sculptés de cet édifice sont faits d'empilements de masques du dieu de la Pluie, Chac, divinité protectrice de l'agriculture. Vénéré pour son rôle dans la germination et la croissance du maïs, Chac, dispensateur de vie, a été adoré sans discontinuer en Méso-Amérique, de l'époque préclassique jusqu'à nos jours.

En mars 2001, grâce à un formidable coup de chance, l'archéologue William Saturno découvrit des peintures murales extraordinairement vivantes, dissimulées au regard des hommes depuis deux mille ans. Elles devaient attester du pouvoir immuable des mythes mayas. Après s'être glissé dans un trou creusé dans une pyramide recouverte de végétation à San Bartolo, Saturno se retrouva face à face avec Hunahpu, l'un des deux Héros jumeaux et fils du dieu du Maïs,

qui regardait une belle jeune fille. En plusieurs campagnes de fouilles, Saturno et son équipe creusèrent péniblement un étroit tunnel le long de la fresque (à droite). Dégageant petit à petit les pierres qui masquaient les couleurs encore vives, ils découvrirent des scènes stupéfiantes – paraissant plus vraies que nature sur le plâtre brillant –, représentant des dieux et leurs actes créateurs. Ce chef-d'œuvre, qui couvrait les quatre murs d'une chambre édifiée tout au long de la base

de la pyramide (ci-dessous, au centre), avait deux fonctions : représenter le droit divin d'un roi, et honorer les dieux. Des variantes du même récit de la création figurent dans deux manuscrits des XIII^e et XVI^e siècles, mais ici la légende était contée avec une sophistication et une grâce saisissantes dès 100 avant J.-C. L'heure de gloire de la fresque fut pourtant de courte durée. Quelques décennies plus tard, la chambre fut enfouie sous une pyramide plus grande, érigée en hommage à un nouveau souverain.





Quatre sacrifices – lors desquels sont offerts le sang d'un dieu, puis un cerf, le sang d'un autre dieu et une dinde – apparaissent sur cet assemblage d'images numériques de la fresque de San Bartolo. William Saturno a utilisé un lecteur optique à plat ordinaire pour étudier certains fragments. Il a eu ensuite l'idée de scanner les scènes *in situ*. Rampant le long du mur, il plaça le scanner

à la verticale et le plaque contre le plâtre. « Ça faisait un bruit terrible, mais l'image était sublime », dit-il. Prenant environ 350 photos, il composa une mosaïque de toute la peinture murale, dont seule une partie est reproduite ici. Selon Karl Taube, l'iconographe du projet San Bartolo, « la scène complète représente les cinq dieux et les cinq arbres sacrés qui, dans la mythologie maya, contribuaient

à relier la terre au ciel, avec un arbre à chacun des quatre points cardinaux et le cinquième au centre. » Pour les Mayas, ces dieux réalisaient à une échelle cosmique ce que les rois accomplissaient dans la vie réelle. De même que les dieux ordonnaient le cosmos, les souverains organisaient édifices, cités et champs – qui tous comportaient quatre côtés, comme le cosmos.



L'artiste représenta à la fois la création du monde et le couronnement du roi. Pour les fidèles, dieux et rois ne faisaient qu'un.



DÉCOUVRIR LE MYTHE LA CRÉATION DU MONDE

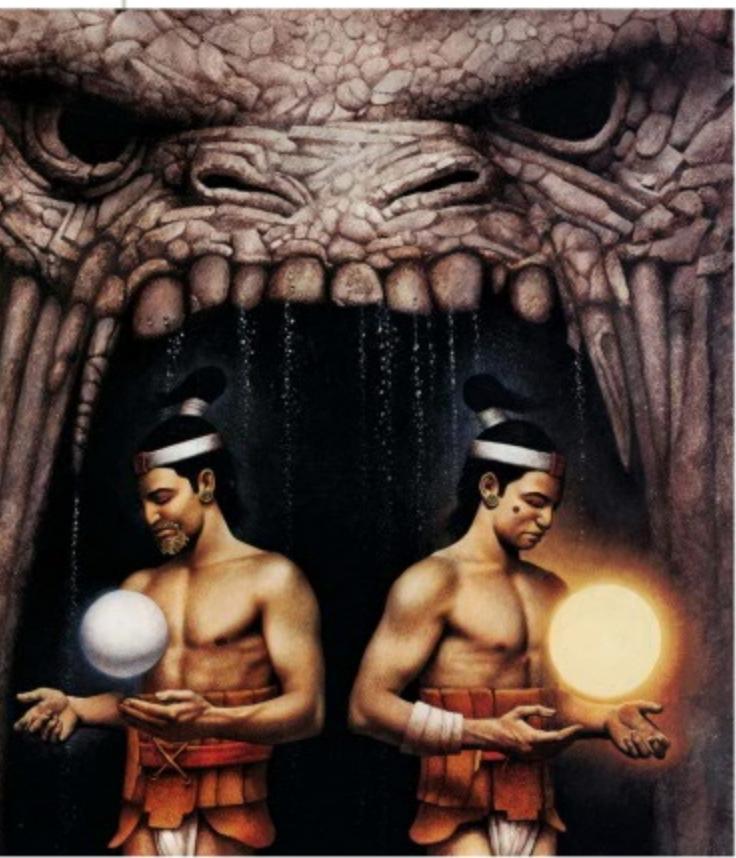
Dans cette version moderne d'un ancien mythe maya (à droite), une jeune déesse reçoit les germes de la vie. Fécondée par Hun Hunahpu, elle donnera naissance aux « Héros jumeaux » du *Popol Vuh*, le livre sacré des Mayas. À l'apogée du récit, les deux frères, qui ont vaincu les dieux et vengé leur père, émergent de l'inframonde sous la forme du Soleil et de la Lune (ci-dessous).

Dans la conception maya du cosmos, les grottes sont des ouvertures sur l'inframonde aquatique – Xibalba, ou le « lieu de la peur » –, qui joue un rôle clé dans le récit de la création tel qu'il est consigné dans le *Popol Vuh*, le livre sacré des Mayas.

La légende évoque des frères jumeaux qui excellaient au jeu de balle. Au cours d'une partie, ils firent tant de bruit que les dieux de Xibalba les mirent au défi de les affronter. Les dieux vainquirent les jumeaux, les offrirent en sacrifice et enterrèrent leurs corps – à l'exception de la tête de Hun Hunahpu, qui fut suspendue à un arbre où étaient accrochées des gourdes anthropomorphes. Xquic, une jeune déesse, voulut voir cet arbre étrange. Quand elle s'en approcha, la tête d'Hun Hunahpu lui cracha dans la main (à droite) et la féconde. Elle donna naissance à Hunahpu et Xbalanque, les « Héros jumeaux », qui plus tard devinrent de meilleurs joueurs de balle que leurs père et oncle. Provoqués à leur tour par les dieux, ils furent vaincus et leurs os broyés avant d'être jetés dans la rivière.

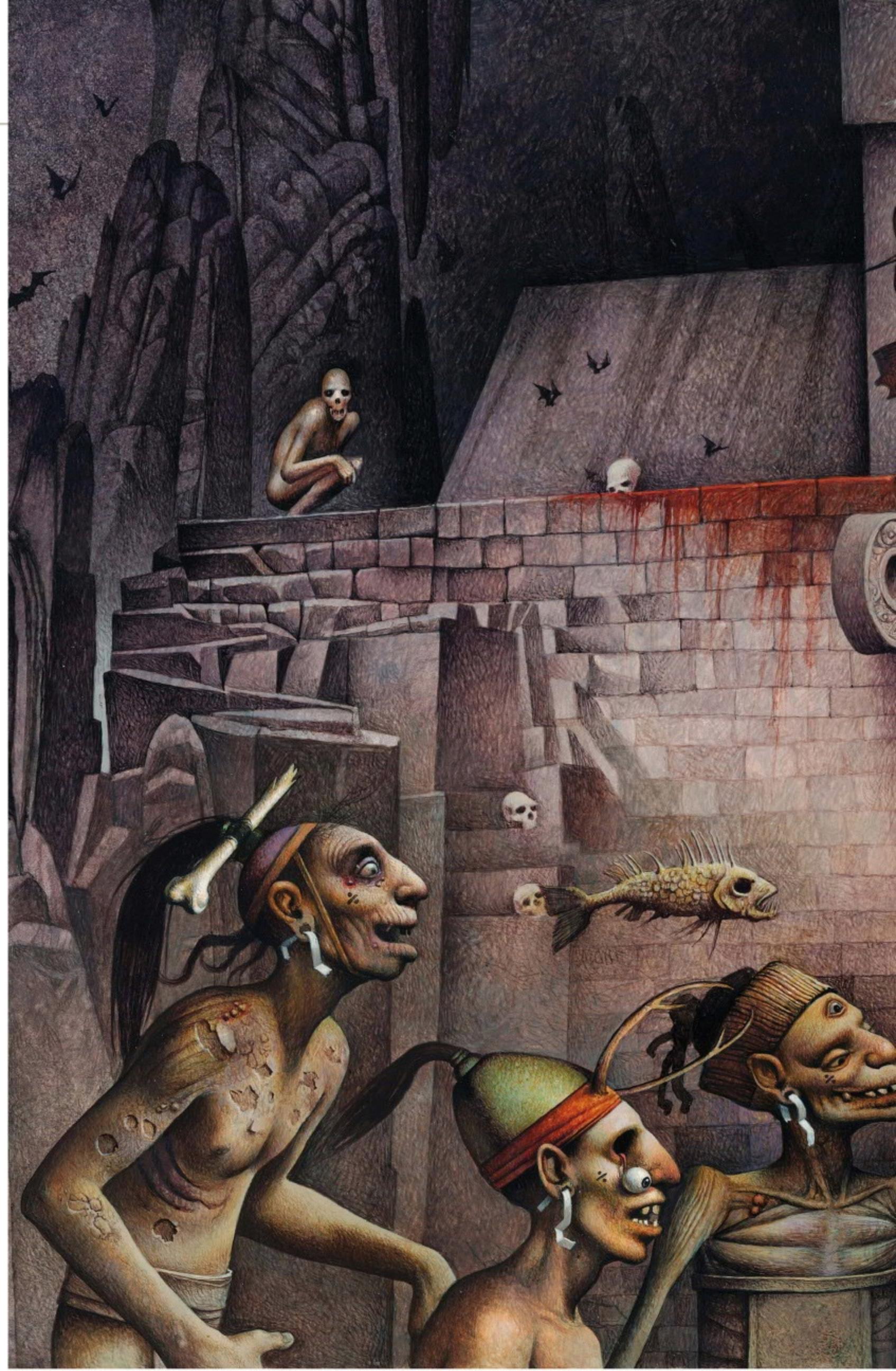
Mais les jumeaux naquirent une nouvelle fois, d'abord sous l'apparence de poissons, puis celle d'acteurs itinérants. Retournant à Xibalba pour se venger, ils imaginèrent un piège. Après avoir exécuté une série de prouesses, Xbalanque décapita Hunahpu, puis lui rendit la vie. Ce spectacle réjouit les dieux à tel point qu'ils implorèrent d'être sacrifiés et ressuscités à leur tour. Les jumeaux, feignant d'accéder à leur souhait, commencèrent à les découper en morceaux (voir page suivante), avant de leur porter un coup fatal. En refusant de rétablir les dieux dans leur état originel, les frères triomphèrent des seigneurs des ténèbres. Le bien l'ayant emporté sur le mal, la Terre était prête pour la création des êtres humains.

Hunahpu et Xbalanque émergèrent de Xibalba – la bouche de la grotte en forme de gueule de serpent (à gauche) – sous l'apparence du Soleil et de la Lune, offerts aux Mayas. Quand, chaque jour, ces corps célestes se lèvent et se couchent, les frères revivent leur voyage dans l'inframonde et leur retour victorieux. — A. R. Williams





Trompés par les « Héros jumeaux », les dieux grotesques de l'Inframonde aquatique attendent avec impatience leur tour d'être sacrifiés puis ressuscités. Ils seront finalement taillés en pièces et voués à la pourriture. Conformément à la coutume maya, des bandelettes de papier suspendues à leurs lobes d'oreilles indiquent qu'ils doivent être exécutés.







Nommé pertinemment Caana, ou « lieu céleste », cet ensemble de palais et de temples constituait le fleuron architectural de Caracol, dans l'ouest du Belize, métropole maya de la période préclassique. Occupée dès 600 avant J.-C., Caracol est devenue l'une des plus grandes cités précolombiennes. Vers l'an 650 de notre ère, plus de 120 000 âmes cultivaient la terre, faisaient du commerce et s'enrichissaient à l'intérieur du périmètre de la cité-État, formant une classe moyenne assez prospère, chose rare chez les Mayas.

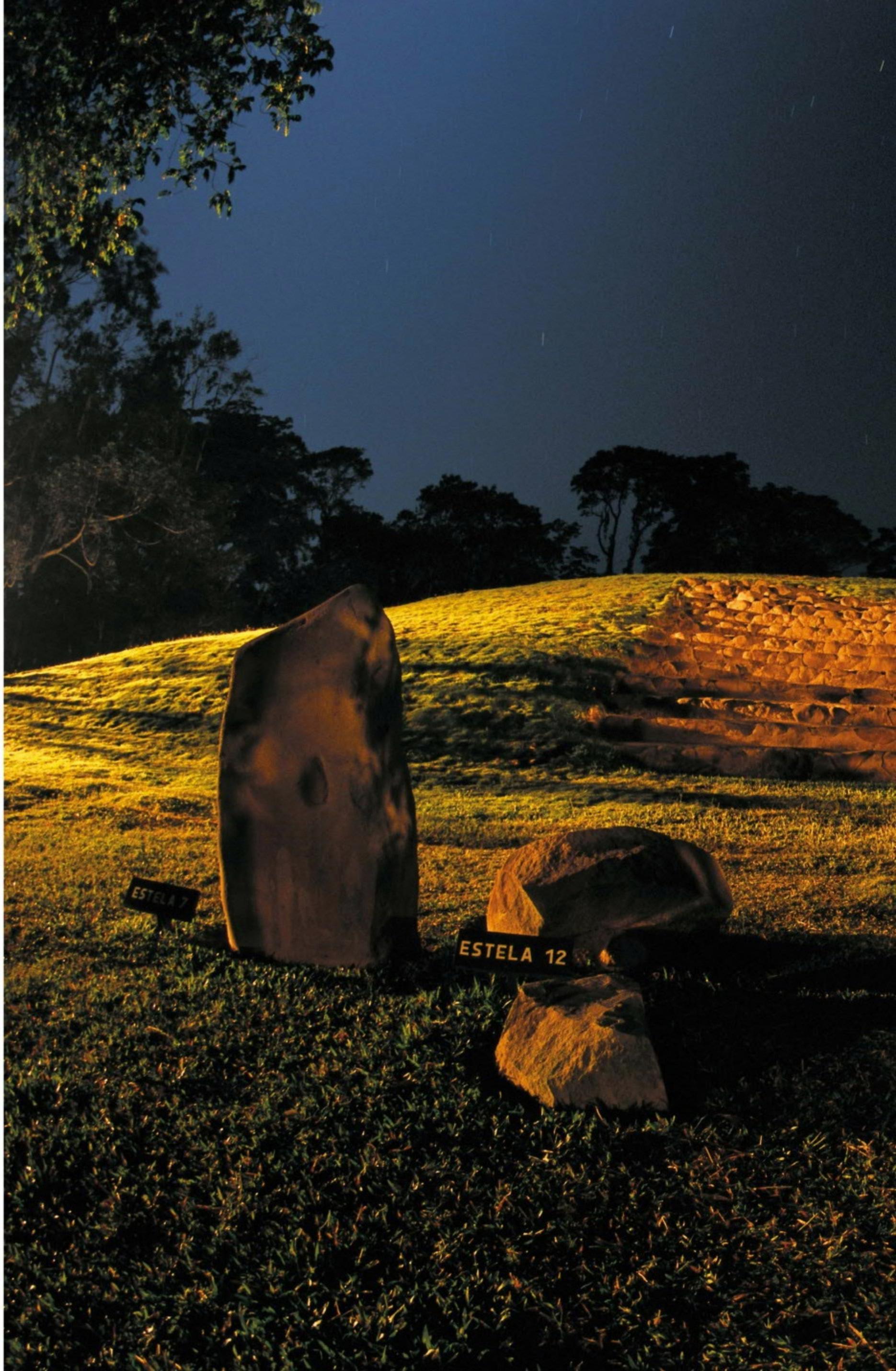






En 2004, l'archéologue guatémaltèque Francisco Estrada-Belli (au centre) a pénétré dans cette chambre cachée de Cíval, et opéré une remontée dans le temps. Le masque d'un dieu découvert ici ornait l'étage supérieur de multiples pyramides datant d'une époque aussi reculée que le IX^e siècle avant notre ère. De tels vestiges laissent penser qu'une civilisation maya avancée, pratiquant des rituels collectifs, est apparue près de mille ans avant la période dite classique.

Ce modeste tertre d'argile de Takalik Abaj nous renseigne sur mille sept cents ans d'histoire maya. Ici, en 800 avant J.-C., fut bâti un temple sacré qui s'agrandit en même temps que la ville. Il a acquis sa forme finale en 900 après J.-C., avec l'adjonction de ces marches en pierre. Une centaine d'autels et de stèles ont été conservés sur ce site, l'un des mieux préservés de la Méso-Amérique.





ALTAR 9

Assoiffés d'opulence Seigneurs de la guerre

AU PLUS FORT DE LA SAISON SÈCHE, en l'an 537, les nobles de Tikal assistent à l'arrivée en grande pompe du seigneur Wak Chan K'awiil, de retour d'un long séjour à l'étranger. Après plusieurs années de troubles à Tikal, il vient prendre possession du trône laissé vacant par la mort de sa sœur. À la cour, certains le considèrent avec méfiance, le soupçonnant de duplicité et des pires méfaits.

Des indices laissent en effet penser que sa sœur, la « Dame de Tikal », âgée de 33 ans, n'est pas morte de causes naturelles. Wak Chan K'awiil n'a cure de ces soupçons. Après tout, il est le fils d'un souverain de Tikal et l'allié de la maison royale de Teotihuacán, la grande cité des hautes terres du Mexique. Wak Chan K'awiil semble aspirer depuis toujours au pouvoir et à la gloire. En réalité, son règne va ouvrir l'une des périodes les plus sombres de l'histoire de Tikal.

Les rivalités sont intenses entre les rois mayas. Dans l'ensemble des basses terres, de Dzibanche, au nord, à Copán, au sud, des dizaines de petits royaumes ont fleuri, dirigés chacun par un « seigneur sacré ». Dans les régions les plus riches, ces souverains vivent dans de beaux palais.

Dans la journée, ils reçoivent de leurs sujets pièces de coton et pagnes finement brodés, jade, peaux de jaguar, sacs de fèves de cacao ; le soir, ils dégustent des breuvages mousseux à base de piment et de chocolat, et nouent des alliances avec les seigneurs voisins.

Comme les princes Médicis du XVI^e siècle, en Italie, les rois mayas protègent les arts. Soucieux d'éclipser leurs rivaux, ils se disputent les services des meilleurs artistes. Ils font appel à des sculpteurs et les chargent d'orner les temples et les murs des palais de bas-reliefs représentant les dieux, leurs ancêtres ou encore eux-mêmes.

La vie artistique, dans ces cités, est riche. Dans de petits ateliers, des céramistes peignent des scènes du quotidien des rois et des nobles sur des vases et des tasses. Avec

À Tikal, l'ancienne capitale maya, un monument en pierre connu sous le nom de stèle 4 abrite un portrait de Yax Nuun Aylin I. Surnommé « Nez courbé », il régnait de 379 à 410 et fut l'un des grands représentants de la nouvelle lignée de souverains qui porta la splendeur du monde maya – et les luttes de pouvoir en son sein – à un niveau sans précédent.





des plumes de quetzal et d'autres oiseaux tropicaux sont confectionnées de somptueuses capes et coiffures pour le souverain et sa famille. Des joailliers polissent des blocs de jade pour faire des parures, sculptent des figurines, des masques ou des incrustations dentaires.

Au-delà du cercle intérieur des palais s'étendent les vastes quartiers résidentiels. Le peuple y vit dans des petites maisons d'adobe ou de pierre entourées de jardins et de champs. Les paysans fertilisent le sol avec du compost et des déjections animales et pratiquent la rotation des cultures. À mesure que les cités se peuplent, ils inventent de nouvelles méthodes de mise en culture des parcelles gagnées sur la forêt. Ils percent des canaux d'irrigation et construisent des terrasses sur les flancs des collines. Dans certaines régions marécageuses, ils creusent des fossés de drainage et amassent de la terre pour aménager des champs surélevés.

La plupart des familles fabriquent des couteaux, des *metates* pour moudre le maïs, des outils à tisser, et les troquent sur les marchés locaux. Les bonnes années, les paysans donnent leurs surplus de maïs en échange

de perles de jade et de fèves de cacao. Les mauvaises, ils peuvent alors troquer le jade et le cacao contre du maïs importé d'autres royaumes.

Rois et hommes du peuple vivent dans des sphères séparées, mais se réunissent pour la pratique de rituels ancestraux. Alors que les musiciens jouent, le roi, paré des plumes de quetzal réservées aux souverains, apparaît et met en scène l'histoire du dieu du Maïs, dont il tient le rôle. Puis, avec la reine, les nobles et le peuple, ils se rassemblent sur la grand-place pour un festin.

En 537 après J.-C., quand Wak Chan K'awiil monte sur le trône, Tikal est le plus riche et le plus puissant des royaumes mayas. La cité-État possède d'importants gisements de silex, matière première utilisée pour fabriquer des outils en pierre, et comprend de vastes terres marécageuses aux sols fertiles. Elle est aussi située à cheval sur la ligne de partage des eaux séparant les rivières coulant vers la mer des Caraïbes et celles qui se déversent dans le golfe du Mexique. Les commerçants transportent des marchandises d'un côté de la péninsule à l'autre et acheminent souvent à pied leur cargaison par des routes de portage

Au pied de temples imposants évoquant sa puissance, le roi de Copán entouré de ses serviteurs assiste à une partie de jeu de balle avec sa famille. Plus qu'un sport, cette pratique rituelle était une métaphore de la Crédit, mettant aux prises des personnages de la mythologie des Mayas. Chaque spectacle attirait des milliers de personnes vers les centres cérémoniels.



contrôlées par le royaume. La maison royale de Tikal a noué des liens commerciaux avec la plus grande puissance commerciale des hautes terres mexicaines, la cité de Teotihuacán. Pourtant, de sérieuses difficultés se profilent. Devenus trop nombreux, les Mayas épuisent leurs ressources agricoles et en eau. Dans le confort de leurs palais, les souverains sont plus belliqueux : ils convoitent les champs fertiles du voisinage.

Au nord, une puissance guerrière, Calakmul, est devenue la rivale de Tikal. Comme elle, elle possède de grandes richesses naturelles. Sa cité est hérissée de pyramides et de palais. Mais ses dirigeants n'ont qu'une idée en tête : étendre leur domaine royal et imposer un tribut à leurs voisins. Le grand seigneur de Tikal est en travers de leur route. Pour parvenir à leurs fins, les souverains de Calakmul cherchent à conclure des accords avec les royaumes qui se sont alliés avec Wak Chan K'awiil, et obtiennent le ralliement de la plupart des membres de sa confédération. Cette stratégie isole Tikal et la rend vulnérable aux attaques. Finalement, Calakmul passe à l'offensive en 562. Son roi, « Témoin du Ciel », choisit la date du calendrier maya à laquelle Vénus, la planète de la guerre, semble s'immobiliser dans le ciel nocturne, moment jugé propice pour les opérations militaires.

Aucune description de cette bataille n'est parvenue jusqu'à nous, mais les peintures murales de l'époque permettent aux archéologues de reconstituer des aspects essentiels de l'art de la guerre maya. Selon toute probabilité, « Témoin du Ciel » dépêche plusieurs milliers de guerriers. Vêtus de coiffures recherchées et de peaux de bêtes, des officiers dirigent des groupes d'hommes puissamment armés, qui préfèrent combattre individuellement plutôt qu'au sein d'unités disciplinées. Munis de lances et de haches, les assaillants enfouissent les défenses de Tikal. Ils semblent avoir capturé Wak Chan K'awiil et l'avoir offert en sacrifice peu après. Les scribes mayas consignent cet événement au moyen du glyphe menaçant réservé aux défaites totales : une étoile éclaboussant la Terre de sang ou d'eau. Calakmul s'impose comme le royaume dominant du monde maya. Mais, au cours du siècle et demi qui suit, les souverains insatiables de Calakmul veulent accroître leur pouvoir. Quand les manigances diplomatiques échouent, les armes parlent. Les désordres étranglent le commerce, qui permettait aux paysans de survivre en période de sécheresse ou de famine. En outre, la maison royale de Calakmul

a commis l'erreur d'humilier son vieil ennemi. Les nouveaux rois de Tikal ne peuvent oublier l'insulte majeure qui leur a été infligée. « *L'ancienne société maya*, précise Stephen Houston, archéologue à l'université Brown, à Rhodes Island, était extrêmement sensible aux questions d'honneur, et pratiquait couramment la vengeance et la vendetta. »

Le 5 août 695, le souverain de Tikal, Jasaw Chan K'awiil, riposte dans une attaque massive contre son ennemi juré, le seigneur de Calakmul. Un mois plus tard, il célèbre son triomphe à Tikal, sur un palanquin de bataille géant pris à l'ennemi. Ses prisonniers sont sacrifiés aux dieux.

Mais nulle goutte de sang ne peut résoudre les problèmes de plus en plus graves auxquels les basses terres sont exposées. Dès la fin du VIII^e siècle, l'excès est devenu la norme dans la péninsule. Les rois mayas exigent de plus en plus de leurs sujets pour édifier murailles défensives et gigantesques pyramides.

Les familles coupent trop de bois pour alimenter âtres et fours, et les paysans surexploite leurs terres. Dans la seule ville de Tikal, 92 000 habitants se disputent un espace de plus en plus exigu. Dans les basses terres mayas, les densités de population atteignent certains des plus hauts niveaux jamais enregistrés dans le monde préindustriel. Dans bien des régions, seuls quelques bosquets d'arbres persistent autour des cités mayas.

Le pire, cependant, est encore à venir. Vers 810, une sécheresse dévastatrice frappe la zone. Elle va durer neuf ans, et sera suivie par d'autres. De 860 à 863 et de 910 à 916, pas une seule goutte de pluie ne tombe. La famine ravage tout le pays. Des milliers de personnes périssent. D'autres fuient, en quête de terres plus verdoyantes. Une fois les précipitations enfin revenues, quelques survivants retournent furtivement à Tikal pour s'installer dans les anciennes résidences royales et occuper les chambres où les puissants rois d'antan vivaient. Mais ils ne peuvent restaurer la gloire à jamais révolue des « seigneurs sacrés ». — Heather Pringle



Ennemis jurés, Tikal et Calakmul sont les plus parfaits exemples des fabuleuses réalisations artistiques et sociales datant de la période classique, qui marqua l'apogée de la civilisation maya, après six siècles d'existence.



Dans les ruines de Copán a été exhumée une dame de rang royal (à gauche), couverte de cinabre et richement vêtue. Celle qui fut probablement la veuve du fondateur de la dynastie, Kinich Yax Kuk Mo, fut inhumée avec l'une des plus incroyables parures de jade jamais trouvée dans une tombe maya. Enterré avec elle, un récipient à trois pieds, « L'Émerveillement » (ci-dessus), représente sans doute le palais royal. Celui-ci reposait sur une plateforme dans

le style de Teotihuacán – preuve de l'influence de la puissante cité des hautes terres sur le pays maya. Découvert dans la chambre des offrandes de la reine, un bloc de pierre gravé (à droite) donne la date du 30 novembre 437. Les hiéroglyphes mentionnent également Kinich Yax Kuk Mo, ainsi que son fils – et héritier. Mais la raison pour laquelle il a été enseveli et sa signification demeurent aujourd'hui encore mystérieuses.





Le dernier souverain de Copán – Yax Pasaj, ou « Première Aube » – fit exécuter un monument appelé « autel Q » représentant le lignage complet des 16 souverains de la cité, qui régnèrent du V^e au VIII^e siècle. Dans cette scène cruciale, Yax Pasaj (à droite) reçoit symboliquement un sceptre royal des mains du fondateur de la dynastie – Kinich Yax Kuk Mo, ou « Ara Quetzal Brillant ».





Modelant un bloc unique de pierre volcanique, l'un des maîtres-sculpteurs de Copán a voulu évoquer ici le dieu de la Pluie, Chac (à gauche), qui porte en guise de coiffure un cormoran avec un poisson dans le bec. Représentatif d'une des plus rares formes d'art de l'ancienne Méso-Amérique, ce morceau de silex fabuleusement sculpté (à droite) comprend un profil humain – peut-être celui d'un roi de Copán – et symbolise sans doute le pouvoir surnaturel des souverains mayas.





DÉCHIFFRER LE CODE L'ÉCRITURE MAYA



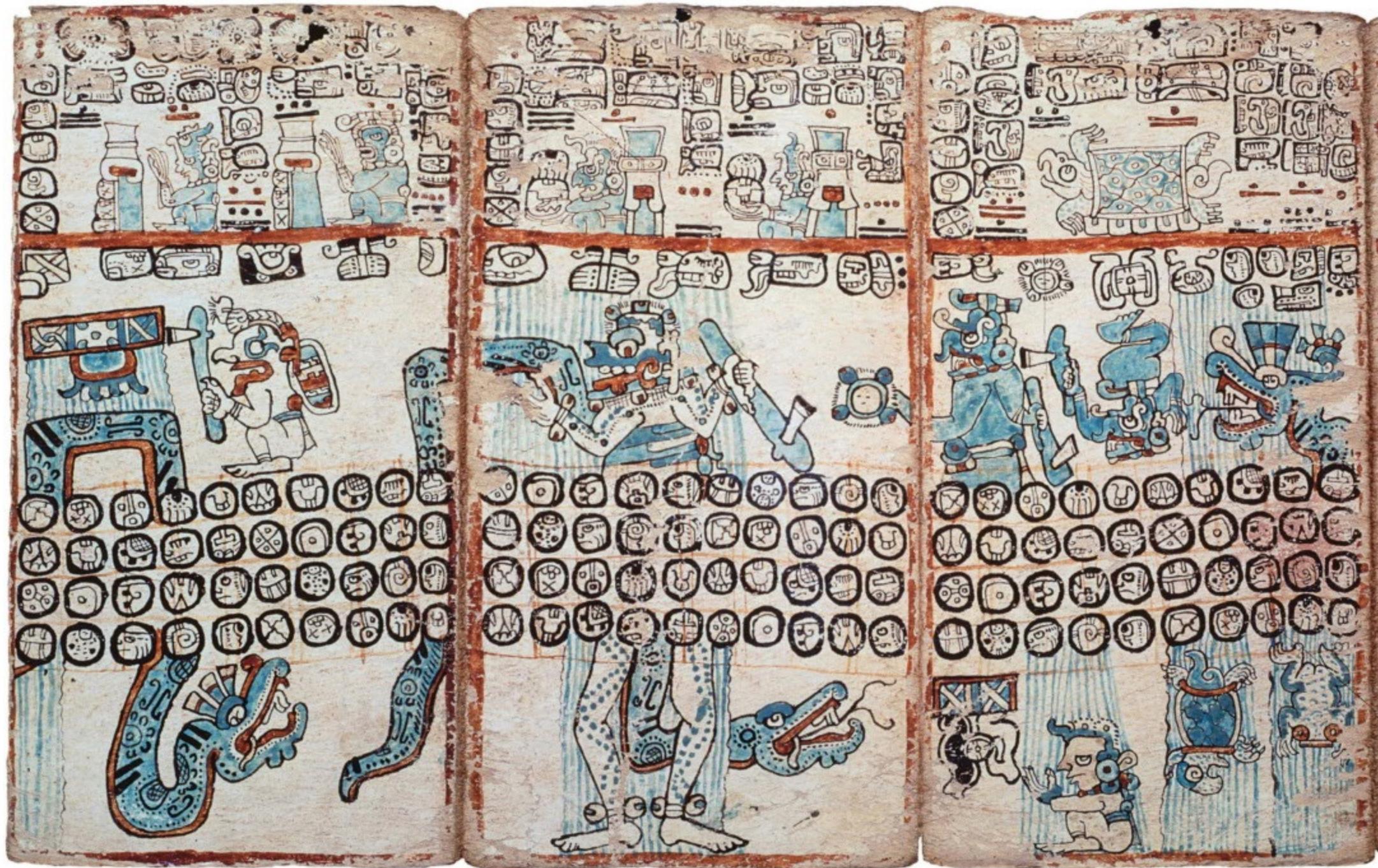
Sur la stèle 31 de Tikal, des hiéroglyphes font le récit d'une invasion qui bouleversa l'histoire maya. Une grenouille stylisée semble exhale des tourbillons de fumée (ci-dessus), image symbolisant « Le Feu est né », le nom du grand chef de guerre étranger dont les troupes sont arrivées de Teotihuacán. Parmi les inscriptions de la grotte de Nauyaca.

Tunich (à gauche) figure un signe signifiant « visiter », en référence aux pèlerinages qui avaient cours alors dans ce lieu de culte. Nombre de glyphes illustrant des villages voisins apparaissent dans le réseau de salles et de passages souterrains de Tikal qui, à partir d'environ 100 avant J.-C., servit pour des rituels sacrés.

Commandé par Siyaj Chan K'awiil (« Ciel d'orage »), le souverain de Tikal, aux alentours de 438 après J.-C., le monument de pierre appelé stèle 31 (à gauche) raconte l'arrivée, une soixantaine d'années plus tôt, d'un grand chef militaire. Il relate aussi la mort, le même jour, du roi de Tikal, certainement ordonnée par le nouveau venu. Le déchiffrement des textes mayas n'en était qu'à ses débuts lors de la découverte de ce monument, en 1960. Le nom donné au chef de guerre a d'abord été « Grenouille qui fume », en référence au dessin. Les experts pensent à présent que le glyphe fait allusion à Siyah K'ak' (« Le Feu est né »), un conquérant venu de Teotihuacán, une lointaine cité. Cette invasion aurait stimulé la civilisation maya classique.

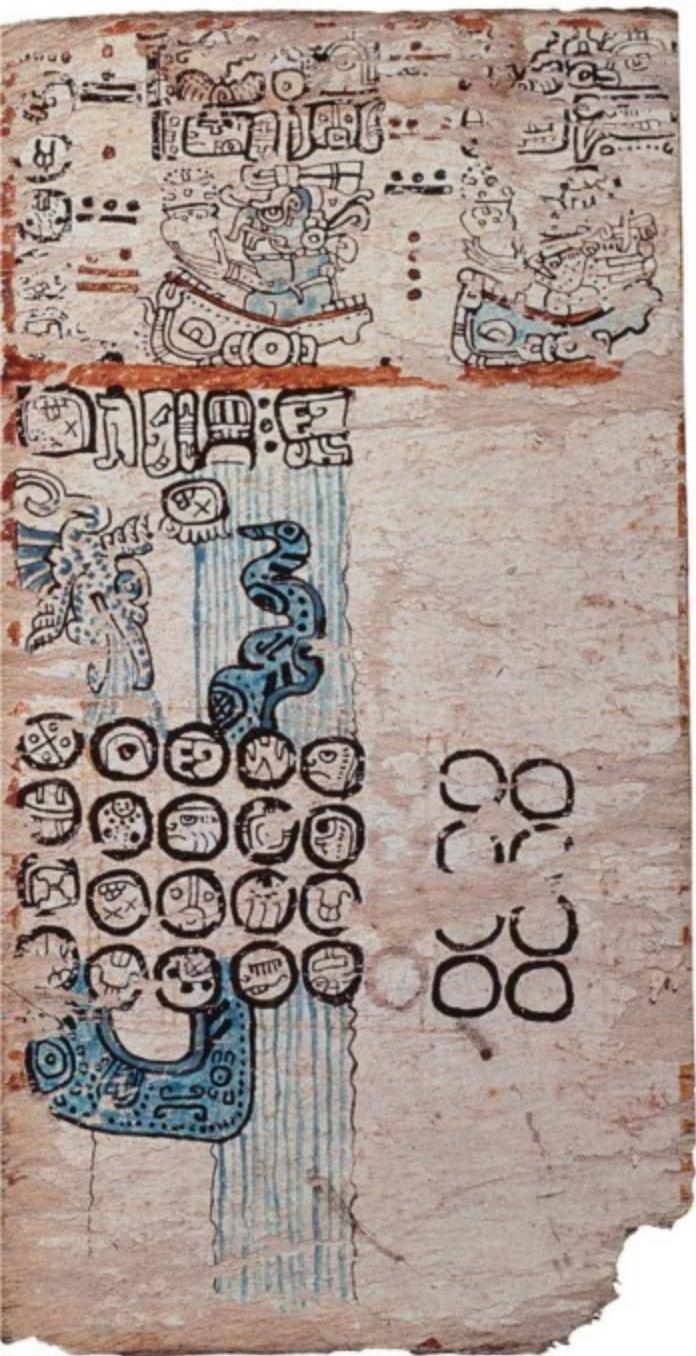
Pour les premiers explorateurs européens, ces inscriptions sont totalement mystérieuses. Un artiste qui aimait en recopier à Palenque crut même y voir des influences hindoues et ajouta des éléphants dans ses propres dessins. Après la découverte d'autres ruines en Méso-Amérique et de trois manuscrits mayas en Europe, les spécialistes réalisent qu'il s'agit d'écritures, et non pas de décorations. Après avoir identifié les chiffres – dont le zéro, qui ne fut pas utilisé en Europe avant le XII^e siècle –, ils décryptent les tables d'astronomie et le calendrier maya. Dans les années 1930, l'archéologue britannique J. Eric Thompson met au point une méthode de classification. Mais sa théorie, qui affirme que chaque signe représente un mot ou une idée, empêche toute véritable compréhension pendant des décennies.

Puis, au début des années 1950, le linguiste russe Yuri Valentinovich Knorosov fait une découverte majeure : selon lui, les signes peuvent renvoyer aussi bien à des syllabes

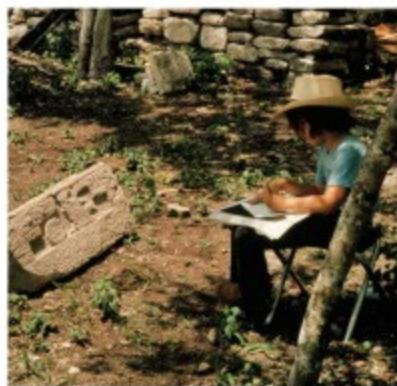


Les phases de Vénus changent au fil des jours dans le codex Grolier, qui tire son nom du club new-yorkais consacré aux livres et aux manuscrits rares où il fut exposé en 1971. Découvert dans une grotte au Mexique en 1965, puis acheté par un collectionneur mexicain, il comportait à l'origine 20 feuillets. Seuls des fragments de dix de ces pages nous sont parvenus.





Dans le codex de Madrid (à gauche), des serpents célestes porteurs de pluie ondulent derrière des dieux et des rangées de glyphes calendaires. Ce codex répertorie les dates précises de diverses cérémonies. Enfant, David Stuart (ci-dessous), fils d'un archéologue, passait des heures à recopier des inscriptions mayas. Devenu adolescent, il allait plus tard jouer un rôle majeur dans le décodage de cette écriture.



qu'à des mots. Environ une décennie plus tard, au Peabody Museum d'Harvard, l'historienne d'art Tatiana Proskouriakoff classe les glyphes de Piedras Negras par ordre chronologique et constate qu'ils correspondent à l'histoire d'une dynastie. Plus de huit cents signes ont déjà été répertoriés : trop pour un alphabet, trop peu pour des mots distincts.

L'ultime découverte qui a permis de percer le secret de l'écriture maya vient du fils de l'archéologue George Stuart. Enfant, David accompagnait ses parents sur les sites où ils se rendaient pour *National Geographic*. Et dans les années 1980, encore adolescent, il perçoit la souplesse du système hiéroglyphique : pour lui, un mot peut être représenté par un seul signe ou par plusieurs (utilisés comme des syllabes) ; de même, différents groupes de signes (chacun ayant plusieurs sens possibles) peuvent symboliser le même terme. Il en ressort parfois une écriture complexe et créative.

Les scribes, membres estimés de la cour royale, disposent de leurs propres dieux aux traits de singes. Avec de fins burins, ils inscrivent sur les monuments de pierre d'héroïques sagas royales. Ils écrivent des textes sacrés sur du papier fait d'écorce d'arbre et ajoutent des étiquettes descriptives à des autels, des temples, des poteries ou des bijoux.

La dernière date inscrite par un scribe maya sur un édifice est celle du 18 janvier 909. À la suite de guerres dévastatrices, des cités autrefois imposantes sont peu à peu abandonnées. Et lorsque les Espagnols arrivent au XVI^e siècle, ils brûlent des milliers de manuscrits. Mais il subsiste suffisamment d'écrits sur les ruines, d'objets épars et de pages fragiles pour nous donner un aperçu de la vie des Mayas, et nous permettre de comprendre comment leur grande civilisation s'est effondrée. — A. R. Williams



Palenque, qui compte parmi les plus beaux sites mayas, affiche des siècles d'art et d'architecture d'une maîtrise parfaite. La cité est devenue une capitale régionale majeure du temps de Kinich Janaab Pakal. Arrivé sur le trône à 12 ans, en 615 de notre ère, ce souverain réputé régna pendant soixante-huit ans et fut à l'initiative de grands travaux. Ses successeurs lui emboîtèrent le pas.









Le soleil de midi dissipe le brouillard matinal et dévoile les ruines grandioses de Palenque, nichées au milieu de pentes abruptes couvertes de cèdres, d'acajous et de sapotilliers. Le palais du roi Pakal (à l'extrême gauche) est un chef-d'œuvre d'ingénierie avec une tour, des cours et un aqueduc qui assurait un apport en eau douce.



En stuc peint ou dans du calcaire tendre local, les artistes faisaient le portrait des rois dans toute leur majesté.



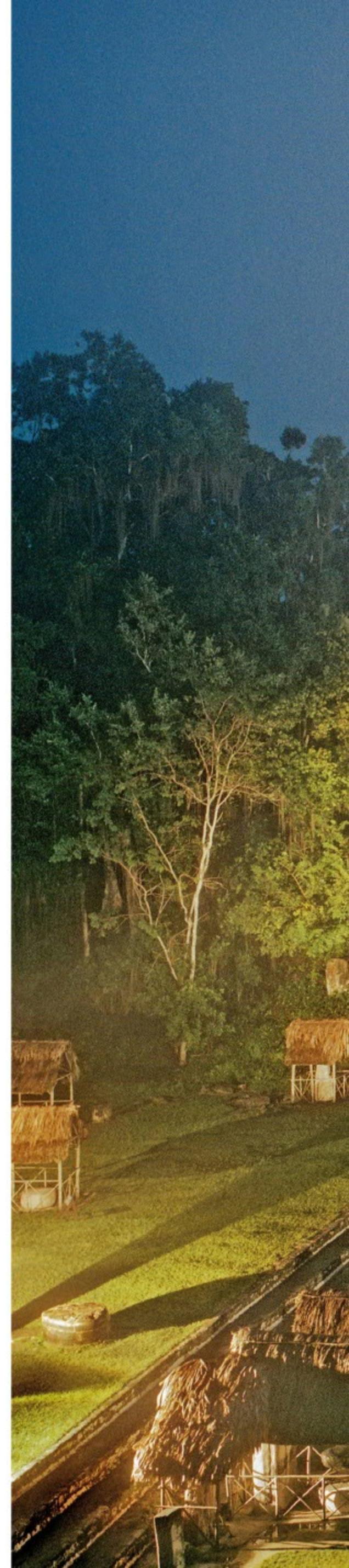
Palenque connaît des fortunes diverses lors des conflits opposant régulièrement les cités-États rivales. À chaque éclaircie, les nouveaux souverains commandaient des œuvres d'art monumentales. Une façon de mettre en évidence leur autorité et d'affirmer leur droit de gouverner. Sublime, le couvercle du sarcophage du roi Pakal (ci-dessus) le représente dans l'inframonde. Découvert en 1952, celui-ci est désormais l'une des sculptures de pierre

mayas les plus célèbres. En 1998, des fouilles menées dans la ville ont permis de sauver plus de 3 000 fragments du panneau en stuc peint d'un temple. Reconstitué avec minutie (à gauche), il montre le prince Upakal Kinich exécutant sans doute des rituels avant son accession au trône. En arrivant au pouvoir, aux environs de 742, il prit le nom de son prestigieux prédecesseur et régna sous le patronyme de Kinich Janaab Pakal.



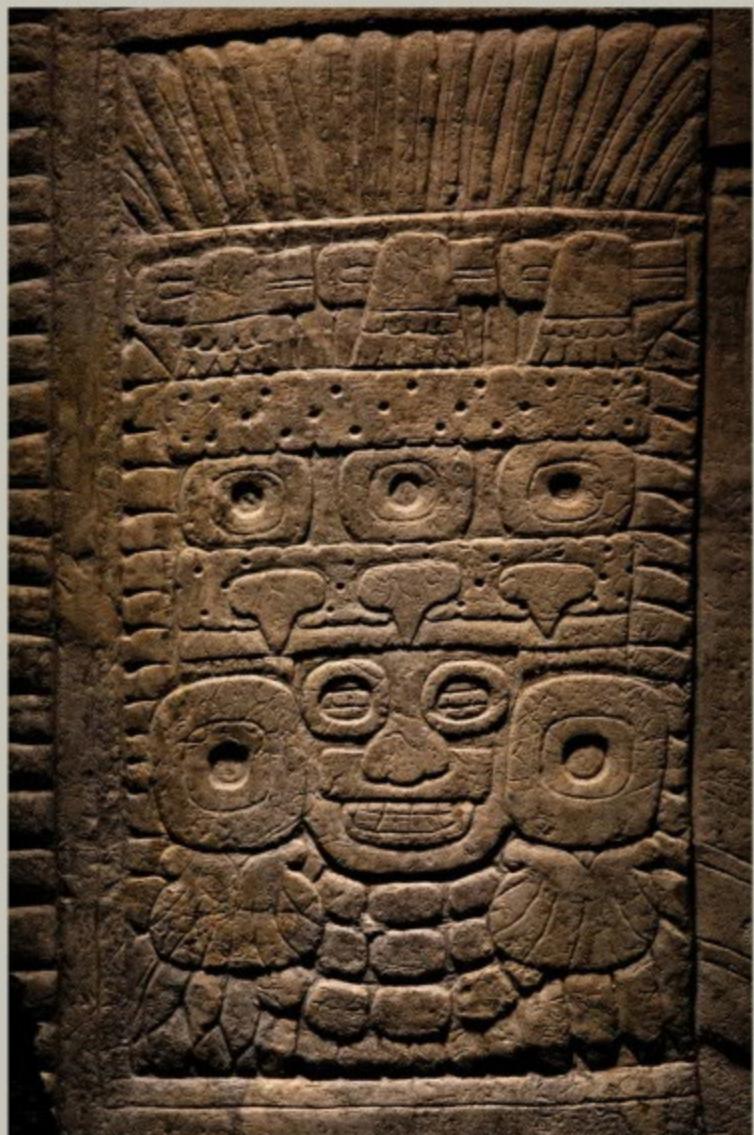
Les ruines du temple du Grand Jaguar (à droite), qui se dressent à Tikal, au cœur de la forêt pluviale du nord du Guatemala, reflètent encore la gloire des anciens souverains du royaume. Le 16 janvier 378, Tikal, qui figure parmi les plus grandes des premières cités-États mayas, est la cible d'une armée conquérante venue du Mexique. Lors des cinq siècles suivants, elle conclut des alliances et se fait des ennemis

dans tout le royaume maya. Sa population grossit jusqu'à compter plus de 90 000 habitants. Un fossé et des remparts défendaient un territoire de quelque 120 km². Le centre cérémoniel abritait une forêt de pyramides, comme le Temple II (ci-dessus, au premier plan) ou le Temple IV (ci-dessus, sur la droite), l'une des plus hautes structures jamais édifiées par les Mayas (71,3 m).





Les trésors de Tikal évoquent la splendeur perdue de la période classique.



La stèle 31 de Tikal décrit l'arrivée d'étrangers venus du centre du Mexique en 378 après J.-C. Elle représente leur chef Siyah K'ak' (« Le Feu est né ») avec un demi-masque et d'énormes boucles d'oreilles. Siyah K'ak' aurait tué le roi de Tikal – Chaak Tok Ichaak, aussi appelé « Patte de jaguar » – avant d'installer à sa place Yax Nuun Aylin I, « Nez courbé », fils du lointain souverain « Chouette lanceur de javelot ».

Des objets finement ouvragés, tel ce récipient de jade couronné par la tête du roi Jasaw Chan K'awil I, témoignent des talents artistiques des Mayas et de l'ampleur de leurs transactions commerciales. Des articles de luxe destinés à l'élite, dont beaucoup faits de jade, étaient échangés à travers tout le territoire maya, et vers le nord-ouest jusqu'à Teotihuacán.



Assis sur un tabouret, un dieu âgé tient entre ses mains une tête humaine. Lorsqu'on faisait brûler un peu d'encens à l'intérieur de cette sculpture de céramique peu rassurante, la fumée sortait de sa bouche et lui enveloppait la tête. Elle symbolisait peut-être un dieu créateur insufflant la vie à un mortel.



Ce monument de pierre commémore la venue de celui qu'on surnomme « Le Feu est né ». Il rappelle les stèles ornées de plumes du jeu de balle, typiques du centre du Mexique, la patrie de ce chef de guerre. L'inscription sur la base le décrit comme l'envoyé de « Chouette lanceur de javelot », qui est représenté dans le médaillon du haut.



Haute de 25 cm, cette figurine d'un noble porte la cape typique des messagers qui transmettaient les nouvelles officielles d'une cour à l'autre. À son chapeau à larges bords et à sa couronne coiffée d'une houppé, on imagine que l'homme était en voyage.

Subissant le triste destin de prisonnier de guerre, un noble a été complètement déshabillé, sans doute pour être exhibé devant le roi victorieux avant d'être torturé et sacrifié. Des bandes de papier blanc normalement portées par les prisonniers pendaient peut-être à ses oreilles, percées.





À Jaina, au Mexique,
un cadavre tenait
fermement cette divinité
âgée lovée dans
un pétales d'argile. Plus
de 20 000 tombes
(la plupart contenant
des figurines) forment
la plus importante
nécropole maya
connue. Les artisans
récupéraient de l'argile
dans les gouffres
du Yucatán, puis
le teignaient à l'Indigo
pour obtenir la teinte
irisée des pétales
(le « bleu maya »).





VAINCRE À TOUT PRIX LES GUERRES MAYAS

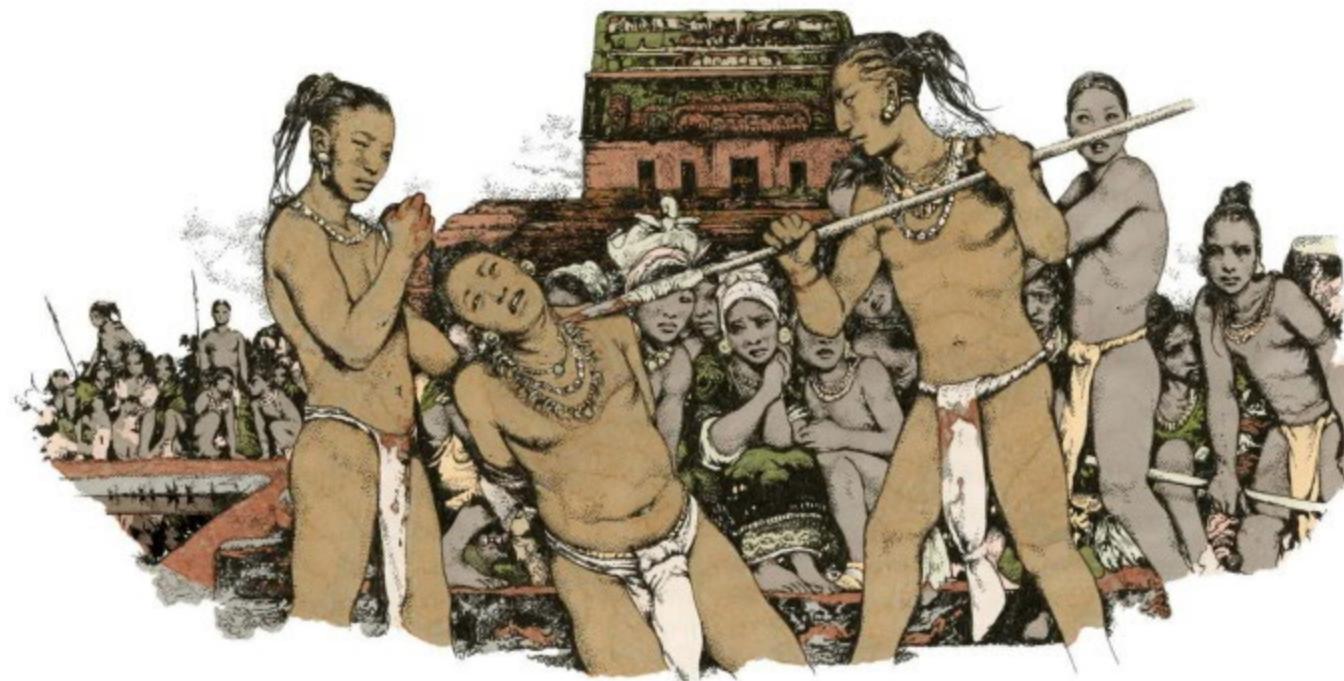
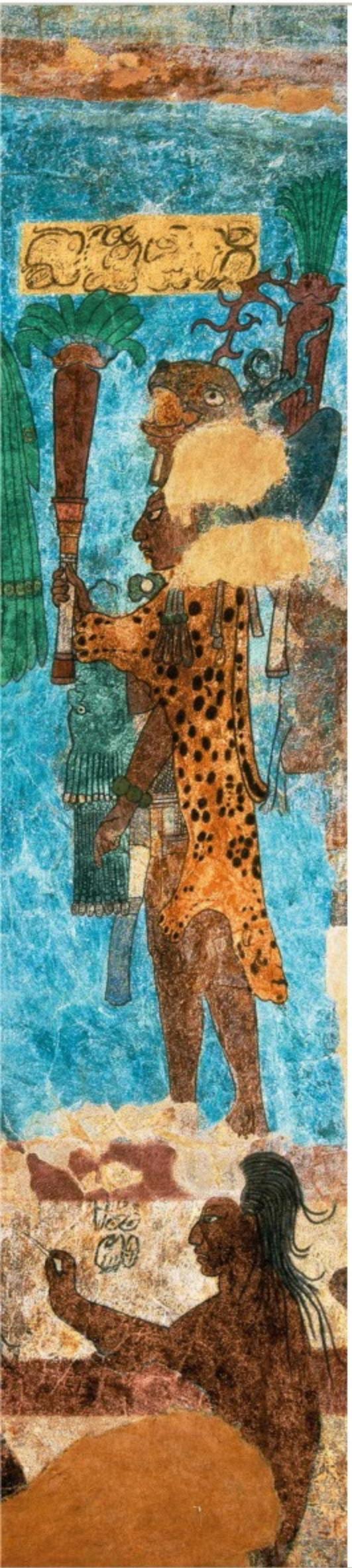
Loin d'être de paisibles paysans et prêtres, les Mayas livraient des guerres acharnées conclues par des sacrifices sanglants. Passionnés d'astronomie, ils faisaient coïncider les batailles avec les mouvements visibles dans le ciel nocturne. Lors de ces « guerres des étoiles », la montée de Vénus constituait un présage particulièrement fort pour l'attaquant. Les Mayas prenaient également attention aux cycles des cultures. Peut-être prévoyaient-ils les hostilités à la saison sèche pour ne pas gêner plantations et récoltes. Ces conflits pouvaient permettre de mettre un terme à des rivalités, d'exiger un tribut et d'étendre sa mainmise sur l'agriculture et le commerce, ou d'accroître son pouvoir. Les batailles étaient aussi considérées comme des affrontements entre forces surnaturelles. Les vainqueurs savaient que les dieux étaient avec eux.

Le personnage clé de toute offensive était le souverain de la cité-État. Il proclamait son autorité en faisant construire des édifices et des monuments, en se parant de beaux habits – peaux de jaguar, plumes de quetzal, bijoux en jade –, et en menant les nobles au combat. De la même façon que les dieux affrontaient les dieux dans les légendes mayas, les rois – leurs réincarnations – affrontaient d'autres rois dans le monde réel. L'issue du conflit dépendait du charisme religieux du souverain et de sa réussite dans les aspects rituels de la guerre.

Lors des grandes campagnes, les troupes s'assemblaient par milliers, peintes en noir ou en rouge. Brandissant toute une panoplie d'armes (arcs, frondes, propulseurs, sarbacanes, haches, gourdins recouverts de pierres tranchantes), les soldats portaient des coiffures et des masques minutieusement

Dans une représentation terrifiante du pouvoir royal, ce bas-relief en stuc de Toniná dépèse un personnage mythique à face de rongeur portant un sac rituel, tandis qu'un squelette tient par les cheveux une tête tranchée. Ces esprits, les wayob, servaient d'alter ego aux rois mayas et pouvaient être invoqués pour maudire leurs ennemis. Couvert de plumes, un échafaud supporte la tête d'un homme sacrifié.





décorés, ainsi que des boucliers tressés en feuilles de palmier ou en coton, des vestes rembourrées de sel gemme et des bandages sur les jambes et les bras en guise de protections. Le combat commençait par des cris effrayants accompagnés de tambours, de trompettes et de sifflets.

L'objectif n'était pas forcément de tuer, mais de mutiler, d'humilier et de capturer l'ennemi – surtout le roi et la noblesse. Certains de ces ennemis de haute naissance étaient dénudés, puis torturés et sacrifiés. Leur sang était versé en offrande aux dieux. Après les décapitations, des crânes échouaient sur des chevalets en bordure des terrains de jeu de balle. Dans une variante de ce sport populaire pratiqué par les Mayas, on attachait parfois les prisonniers avant de les faire rebondir sur un escalier en pierre.

La survie dépendant de l'agriculture, les batailles avaient lieu loin des fermes et des villages. Seuls les centres urbains étaient visés. Lors d'un assaut réussi, les vainqueurs pouvaient prendre le palais, détruire les monuments royaux et profaner les temples. Les conflits pour le contrôle des ressources et du commerce s'intensifiant à la fin du VIII^e siècle, les cités construites près de l'eau, des terres arables et des routes commerciales érigèrent des palissades. Les nouveaux villages s'installaient en haut des collines, plus faciles à défendre.

Ce fut en vain. Au bout du compte, ni solide muraille, ni charisme royal, ni bain de sang sacrificiel ne purent sauver la civilisation maya classique. Une spirale mortelle de guerres, de sécheresses et de décadence royale détruisit les cités les unes après les autres, ne laissant que des ruines qui seraient bientôt reconquises par la jungle. — A. R. Williams

Dans une scène reposant sur des découvertes faites à Cancuén (dessin ci-dessus), les nobles de la cité sont exécutés. Leurs corps seront placés dans une citerne sacrée devant le palais. Le roi et la reine, également tués, sont enterrés non loin, dans leurs plus beaux atours. La reconstitution assistée par ordinateur d'une peinture murale de Bonampak (à gauche) décrit des prisonniers torturés, les mains en sang, qui, après leur défaite, implorent le roi victorieux et ses guerriers au regard impitoyable.



Les restes d'un massacre royal (à droite) émergent de la boue à Cancuén, port fluvial de la période maya classique situé dans l'actuel Guatemala. Plus de 50 hommes, femmes et enfants y furent tués vers 800 après J.-C. par des assaillants inconnus. Mais leur mort fut digne, d'après l'archéologue Arthur Demarest. Selon lui, les victimes auraient été retrouvées à l'intérieur de citernes sacrées, leurs précieux atours intacts. Ce massacre rituel

d'une lignée royale a symboliquement tué la cité. Mais pourquoi ? La jalouse envers Taj Chan Ahk, puissant roi de Cancuén au VIII^e siècle, pourrait en partie l'expliquer. Représenté sur un panneau de pierre élégamment sculpté sous les traits d'un seigneur des eaux recevant des vassaux (ci-dessus), il régnait sur le fructueux commerce de la rivière Pasión, et la grande fortune qu'il gérait attirait les dynasties rivales.







Construite au bord d'un gouffre en haut d'un promontoire près de la rivière Pasión, Aguateca semblait invincible. Tout comme son dernier roi, Tan Te Kinich, représenté sur une stèle (à droite) en tenue de combat, une tête de mort pendant à la ceinture. Jumelée à Dos Pilas, une redoutable ville de garnison, Aguateca avait de l'influence. Mais, vers 800 après J.-C., alors que des luttes internes paralysent les États mayas des basses terres, Aguateca subit une prompte défaite lorsque des guerriers inconnus occupèrent et incendièrent la ville (à gauche). Rapidement abandonnée, celle-ci est devenue un musée de la vie à l'époque classique tardive. On y a retrouvé, au milieu des cendres, les outils et les ustensiles des scribes, des artisans, des nobles et des cuisiniers.





Commerce et intrigues Les princes marchands

ASSOIFFÉS ET ÉPUISÉS, quelques survivants des grandes sécheresses qui ont frappé les terres mayas marchent vers le nord, traversant les forêts de broussailles poussiéreuses du Yucatán. Les récits évoquant des cités prospères les ont peut-être attirés vers ce qui constituait, au X^e siècle, la frange septentrionale du monde maya. Des familles doivent se demander si elles ne poursuivent pas une chimère.

Ensorcelante au lever du jour, la pyramide du Magicien, à Uxmal, évoque la suprématie de cette cité du Yucatán au crépuscule de l'âge classique. Gouvernée par des leaders compétents et portée par une alliance de courte durée avec la puissante Chichén Itzá, Uxmal a connu son apogée de 800 à 950 après J.-C. environ. Ses pyramides évoquent des montagnes symboliques et les sources du pouvoir ancestral.

Mais, dans les collines ondulantes du nord-ouest du Yucatán, elles voient des choses extraordinaires : des champs verdoyants, des marchés fournis, des cités florissantes. Les Mayas y creusent des réservoirs pour recueillir les maigres précipitations et en profiter toute l'année. Les marchands naviguent à bord de grandes pirogues chargées de sel, de vêtements de coton, de coquillages et de sacs de cacao.

Le nom de Chichén Itzá est sur toutes les lèvres. Fondée à la fin du VIII^e siècle au nord du Yucatán, cette cité s'est épanouie

en seulement un siècle, attirant voyageurs, commerçants et pèlerins venus de toute la péninsule. Riche et cultivée, elle rassemble nombre d'ethnies de langues différentes en une sorte de « village global » antique. Ses élégants bâtiments publics – pyramides, observatoires astronomiques, résidences palatiales et temples géants – ravissent l'œil. Ses deux puits naturels (cénotès) pourvoient en eau toute la population de la ville.

Les habitants de Chichén Itzá vénèrent un dieu tout aussi cosmopolite appelé Kukulcán. Dans les régions montagneuses



Un encensoir d'argile évoque Chac, le dieu de la Pluie, tenant un pot et une boule de copal enflammée – utilisée pour prier les divinités. L'objet a été découvert à Mayapán (Mexique), la dernière grande capitale maya postclassique.

du Mexique, on le nomme Quetzalcóatl – « le Serpent à plumes ». Beau et dangereux, celui-ci est à la fois le dieu de la Guerre et celui de la Création. Il inspire les soldats, arrose les champs de maïs et protège les commerçants qui parcourrent de longues distances. « *Les rois, les marchands et les guerriers acquièrent une légitimité en se liant au dieu vénéré par l'ancienne cité de Teotihuacán* », explique Bill Ringle, archéologue au Davidson College, en Caroline du Nord. Chichén Itzá devient ainsi un centre important pour le culte de Kukulcán. Les yeux du Serpent à plumes y veillent du haut des colonnes, des murs et des fresques.

Ce culte se répand rapidement à travers le Yucatán. Au début du x^e siècle, le message divin trouve un terrain propice à Uxmal, influançant l'architecture et l'art de la cité. Des serpents à plumes semblent onduler sur l'une des façades du plus intéressant de ses édifices – aujourd'hui appelé le quadrilatère des Nonnes. Principal centre religieux de la péninsule, Chichén Itzá abrite aussi de nombreux guerriers, et les artistes y célèbrent la furie et le triomphe de la guerre.

Dans le temple supérieur des Jaguars, par exemple, des fresques représentent des armées détruisant des villages et assiégeant des villes – apparemment aidées et protégées par des serpents à plumes géants surnaturels. C'est par ces moyens sanglants que Chichén Itzá semble avoir forgé le plus grand de tous les États mayas. Des membres de l'élite convertis à la nouvelle religion s'y rendaient en pèlerinage, et précipitaient dans les eaux des cénotes sacrés les victimes des sacrifices humains et de précieuses offrandes (figurines de jade, lances, épées et flèches, ornements de bois, de cuivre et d'or portant l'effigie de guerriers et, bien sûr, celle du Serpent à plumes). Son réseau d'alliés ou de vassaux l'aide à étendre sa puissance commerciale. Ses marchands bâissent des ports pour leurs navires et placent leur argent dans des entrepôts et des réserves. Sur l'île Cerritos, au large de la côte septentrionale du Yucatán, ils construisent un dédale de bassins et de jetées.

Le commerce régional concerne une grande variété de marchandises, mais le principal produit local est un minéral que l'archéologue Heather McKillop, de l'université d'État de Louisiane, a surnommé « l'or blanc des anciens Mayas » : le sel. Les pêcheurs l'utilisaient pour conserver leurs prises lorsqu'ils les transportaient à l'intérieur des terres. Dans le port d'Emal, des marchands de Chichén Itzá gèrent un site

de production de plus de 24 ha. Derrière des digues, les ouvriers isolent l'eau de mer dans des bassins pour qu'elle s'évapore au soleil, entraînant la formation de sel. Ces puits en produisent environ 5 500 t par an.

Cependant, malgré sa prospérité, Chichén Itzá n'a pas pu être sauvée de la rancœur de sa classe gouvernante. Des récits que les Mayas confieront plus tard aux prêtres espagnols évoquent des intrigues politiques et l'enlèvement de la reine. Le spécialiste des Mayas Robert Sharer pense qu'un groupe d'individus mécontents s'exila à 96 km à l'ouest de la ville, à Mayapán. Et que saisissant l'occasion, Hunak Keel, le nouveau souverain de Mayapán, lança une attaque. Lors de fouilles menées à Chichén Itzá, des chercheurs ont mis au jour des statues renversées et d'autres traces de destruction, mais ils ignorent si ce pillage est intervenu pendant une guerre ou après l'abandon de la cité. Une chose est sûre : celle-ci s'était déjà effondrée en 1200 après J.-C. Mais le souvenir de ses autels et de ses sanctuaires s'est perpétué chez les Mayas, qui ont continué pendant des siècles à se rendre en pèlerinage dans ses ruines.

Pendant longtemps, au xx^e siècle, les archéologues ont considéré que les villes édifiées après Chichén Itzá n'étaient que de grossières imitations de capitales antérieures. Leurs artisans, faisaient-ils remarquer, ne savaient plus extraire de beaux blocs de pierre. En 1962, un scientifique de la Carnegie Institution décrivit avec mépris le « *maquillage et les fausses façades* ». D'autres ont discerné des signes de déclin dans les beaux-arts, évoquant une nette diminution du nombre des inscriptions taillées et des délicates sculptures de pierre. Ce qui, selon eux, trahissait une « *pourriture interne dans la culture maya* ».

Mais aujourd'hui, après avoir davantage travaillé sur ces cités tardives du Yucatán, les archéologues en saisissent mieux la complexité. Des études menées à Mayapán révèlent ainsi une métropole complexe et fortement structurée. Fondée dès 1050 après J.-C., la cité est devenue la puissance prééminente de la péninsule, prenant la relève de Chichén Itzá. Ses souverains ont construit des temples pour le Serpent à plumes, une gigantesque place de marché, des palais, des routes, des passages voûtés, des grands-places et un rempart défensif qui enserre 2,58 km² de la ville intérieure. « *Rien n'était assemblé au hasard*, assure Marilyn Masson, de l'université d'État de New York, à Albany. *De nombreux éléments dénotent une planification.* »

Mayapán règne sur une confédération de provinces. Ses princes marchands profitent grassement du commerce côtier du miel, des pigments minéraux, du sel, de la poterie, du cacao et des cloches en cuivre. La cité semble même avoir déployé ses guerriers pour défendre ce commerce. Loin d'être une épave pourrissante, Mayapán est en fait profilée pour la prospérité, surtout pour une classe moyenne en expansion. En ces temps d'abondance, les souverains ne peuvent plus ordonner à leurs sujets de passer des mois à transporter et à façonner des blocs de pierre pour construire de grandes pyramides ou des temples. Animés de l'esprit d'entreprise, ils tirent un trait sur nombre d'anciens attributs du pouvoir royal et offrent à leur peuple l'accès

à davantage de produits. « *C'était un pouvoir essentiellement fondé sur des préoccupations d'ordre pratique* », pour George Stuart (décédé en 2014), spécialiste des Mayas au Boundary End Archaeological Research Center, en Caroline du Nord.

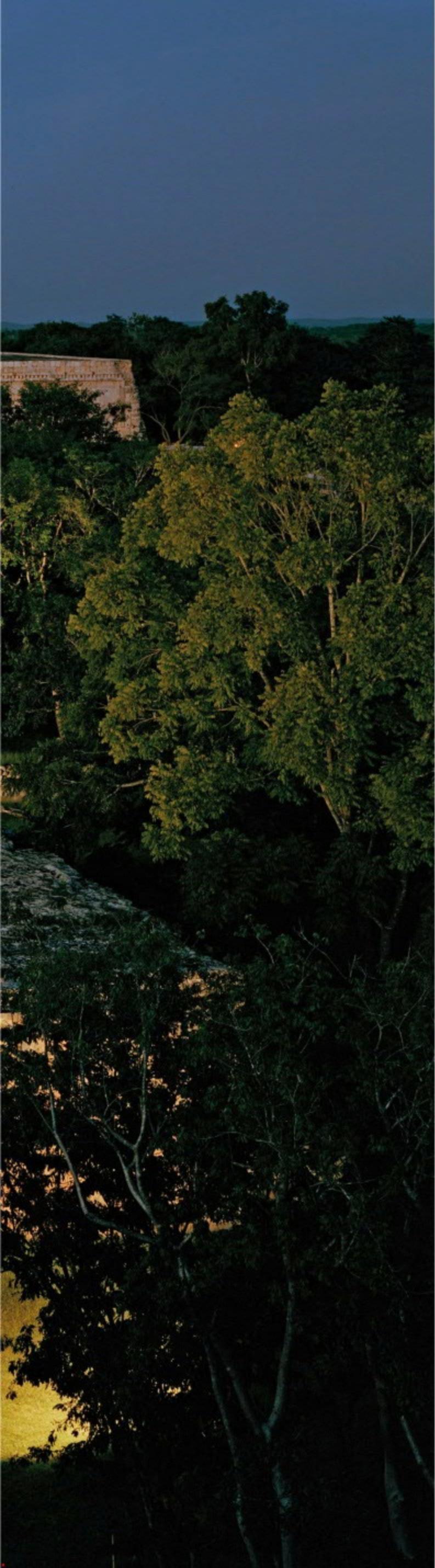
Quand des factions en guerre finissent par détruire Mayapán, au milieu du xv^e siècle, la confédération est brisée. Chaque province déclare son indépendance. Toutes se battent pour obtenir le contrôle des voies commerciales. Fuyant les combats, nombre d'habitants de Mayapán retournent alors dans le centre du pays et fondent plusieurs nouveaux royaumes.

À travers toute l'aire maya, la guerre creuse les divisions entre les souverains locaux. Les armées espagnoles arrivent pour la première fois au Yucatán en 1517, à une époque déjà en proie aux trahisons et aux massacres. Selon Robert Sharer, « *Nous ne savons évidemment pas ce qui se serait passé si les Espagnols n'étaient pas venus. Chaque civilisation peut connaître un déclin, mais elle remonte la pente et croît de nouveau.* » — Heather Pringle



Une succession de catastrophes entraînèrent de nombreuses cités-États mayas dans une spirale de déclin dès 750 après J.-C. Chichén Itzá, en revanche, resta un centre commercial prospère jusqu'en vers 1100.





Comme les aires de jeu de balle des autres cités mayas, celle d'Uxmal (à gauche) était un espace sacré. Les acclamations de la foule et les cris des joueurs y résonnaient comme des prières. Cette pratique – qui tenait plus du rite que du sport – était une métaphore du mythe de la création, un combat opposant le bien et le mal. Le terrain symbolisait la porte de l'inframonde. Au nord de l'aire de jeu de balle d'Uxmal, quatre palais tout en longueur

constituent le quadrilatère des Nonnes. Non loin de là se trouve l'élégante colonnade Est (ci-dessus). Richement ornées, ces structures font partie de celles, nombreuses, qui ont été commandées par Chan Chak Kaknal Ajaw – le seigneur Chak –, qui fut le dernier souverain connu d'Uxmal. Sa capitale « a un effet formidable sur le spectateur », affirme Jeff Kowalski, spécialiste du site archéologique. Nul doute que c'était là l'intention du roi Chak.



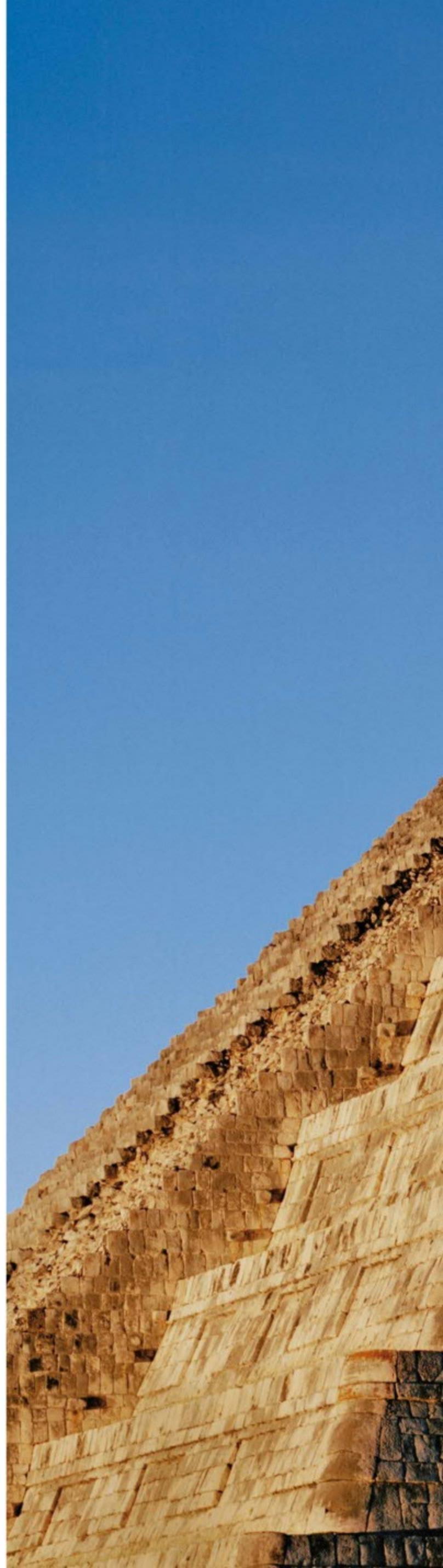
Chef-d'œuvre maya,
le palais du Gouverneur
d'Uxmal incarne
l'apogée de l'architecture
Puuc, avec sa façade
de sculptures taillées sur
des murailles de béton
et de pierre. Édifiée vers
900 après J.-C. pour
abriter le roi (le seigneur
Chak), la structure
est ornée de symboles
du dieu homonyme.
Au siècle suivant, la cité
connut un très rapide
déclin et fut bientôt
abandonnée.



Construite pour inspirer un respect mêlé de crainte, El Castillo (« le Château »), une pyramide de 25 m de haut, est devenue le symbole de Chichén Itzá, l'une des plus puissantes et des plus vastes cités mayas. Au sommet, se tient un temple dédié à Kukulcán (Quetzalcóatl pour les Aztèques). Aux équinoxes de printemps et d'automne, le soleil projette des ombres qui ondulent sur les gradins de la partie nord,

comme des serpents. Au total, l'édifice compte 365 marches (en lien avec les 365 jours du calendrier solaire). D'autres ouvrages avaient été conçus pour impressionner les foules, mais différemment. Ainsi, des têtes de serpent encadrent l'escalier menant à une plateforme (ci-dessous) ornée de bas-reliefs d'aigles et de jaguars déchiquetant des coeurs humains. À l'arrière-plan s'étend le tzompantli, un mur

de crânes taillés dans la pierre (détail pages suivantes), qui était sans doute recouvert de stuc et peint de couleurs vives. À l'âge d'or de la cité, cette structure portait des râteliers de têtes tranchées qui provenaient d'ennemis vaincus. Près de là se trouve un terrain de pelote si gigantesque qu'il n'a peut-être jamais été utilisé pour ce jeu. Le public devait plutôt s'en servir pour assister à des sacrifices humains.











De forme circulaire,
le Caracol se dresse
près d'El Castillo,
dans le centre de Chichén
Itzá. Ses fenêtres sont
alignées sur les positions
favorables des astres.
En s'appuyant sur
l'observation soignée
du ciel, les Mayas
ont créé un calendrier
précis basé sur l'année
solaire. Ils ont aussi
pu prévoir certains
événements majeurs
(comme des sacrifices
ou des batailles) en
fonction du mouvement
des planètes.





Le chocolat, produit vénéré et de grande valeur, a souvent été une source d'inspiration pour l'art maya. Une scène figurant sur un vase (à gauche) montre une femme en train de verser une boisson chocolatée. Cette figurine (à droite) d'une femme s'apprêtant à servir une collation – sans doute du chocolat – contenue dans un récipient à couvercle a été retrouvée enterrée avec un membre de l'élite : la boisson apportait symboliquement de la nourriture pour l'éternité. Un pot (ci-dessous) provenant du pays du cacao – Guatemala – a la forme d'une déesse personnifiant le cacaoyer. Des cosses poussent sur son corps comme sur le tronc et sur les branches de l'arbre.



DÉGUSTER UN DON DES DIEUX LE CHOCOLAT

Pour les anciens Mayas, l'argent ne tombait pas du ciel mais des cacaoyers. À l'intérieur des cosses, qui poussent sur les troncs et les branches, sont alignées des rangées de graines. Également appelées fèves, elles étaient parmi les produits les plus convoités que les Mayas échangeaient dans leur région et au-delà. Les graines servaient aussi de monnaie.

Originaire d'Amérique tropicale, le cacaoyer pousse dans les forêts pluviales, à l'ombre de la canopée formée par la végétation la plus haute. On ignore qui a commencé à cultiver le cacao. Le mot lui-même vient du terme maya *kakaw*. Dès 1100 avant J.-C., les premiers Mayas concoctaient un breuvage à base de cacao. Avec le temps, ils fabriquèrent le premier chocolat chaud : une boisson épaisse et amère surtout utilisée lors des rites de passage (naissance, mariage, entrée dans la prêtrise ou l'au-delà). Ils commençaient par le séchage, le rôtissage et le broyage des graines de cacao fermentées, puis mélangeaient la poudre obtenue à de l'eau, de la cannelle, des piments et de la vanille. La préparation était ensuite transvasée de multiples fois, pour obtenir une mousse épaisse – considérée comme la partie la plus délicieuse.

De nombreux récipients conçus pour conserver et servir du chocolat épicé sont ornés de scènes de rois et de nobles buvant le breuvage aux côtés des dieux. Les roturiers ont pu en goûter les jours de fête. Certains pots étaient personnalisés avec des glyphes signifiant « *ceci est ma tasse de chocolat* ».

Les Mayas ont exporté du cacao même après la chute de nombre de leurs cités : les Aztèques du centre du Mexique étaient d'importants clients. Ils vénéraient la substance, mais ne pouvaient la cultiver dans leur région, au climat froid et sec.

À la fin du XVI^e siècle, les suzerains espagnols rapportent en Europe des graines de cacao. En 1847, l'Anglais Joseph Fry met au point la fabrication du chocolat solide. Dégusté partout dans le monde, celui-ci assure un revenu aux Mayas contemporains, qui continuent de cultiver la plante sacrée. — A.R. Williams

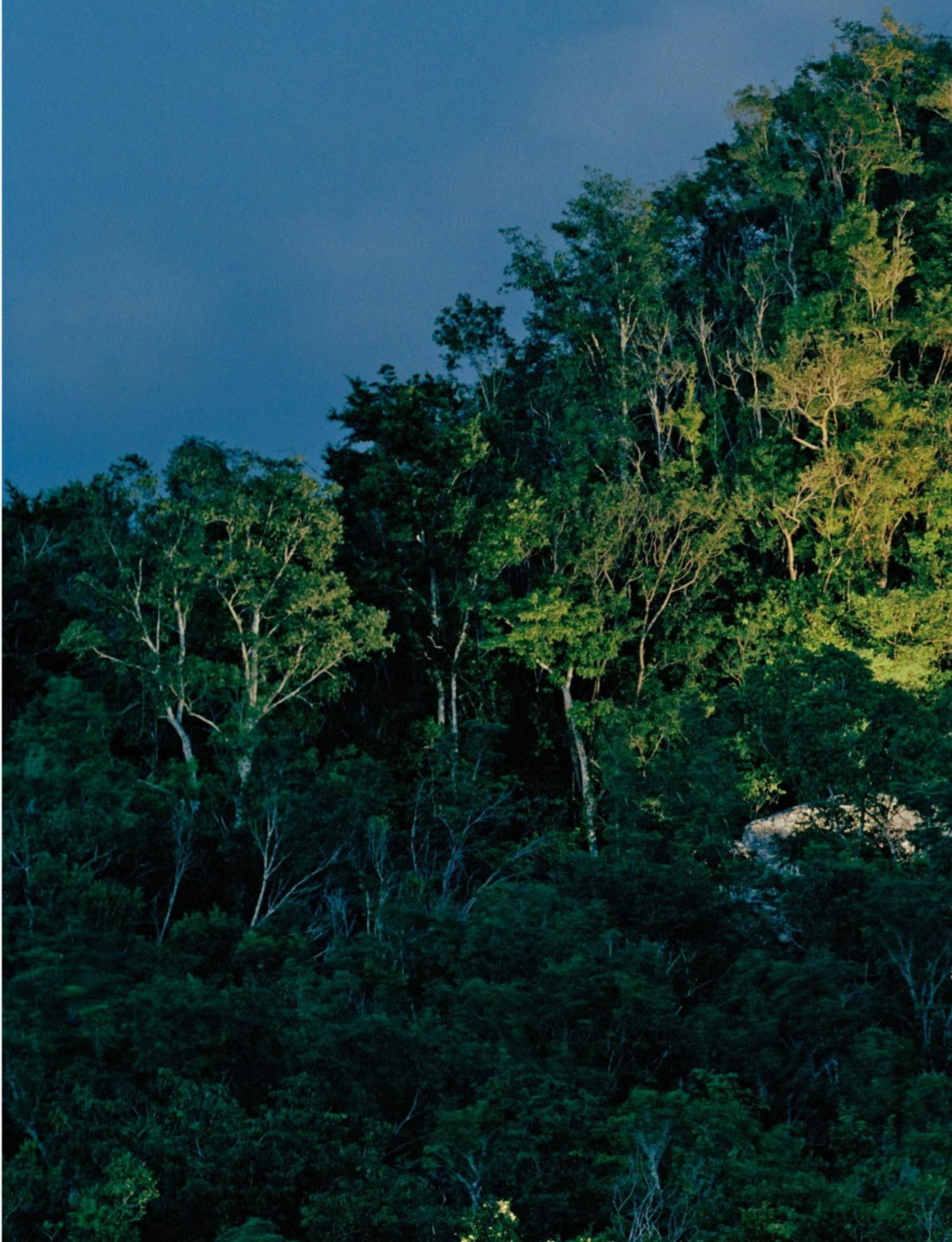






Tulum (Yucatán), l'un des derniers avant-postes de la civilisation maya, fut un centre religieux et commercial prospère d'environ 1200 après J.-C. à la conquête espagnole, aux XVI^e et XVII^e siècles. Spécialisés notamment dans l'exportation du miel, les marchands, qui pratiquaient le commerce maritime, échouaient leurs bateaux sur la plage.

La plus haute pyramide du nord du Yucatán culmine à plus de 40 m, au milieu des arbres, à Cobá. Seule une petite partie des quelque 80 km² du site a été fouillée. Et peu de visiteurs s'y rendaient avant la construction d'une route très touristique dans les années 1970. Aujourd'hui, depuis la côte caraïbe, on peut s'y rendre seulement pour la journée, et gravir l'escalier jadis réservé aux prêtres et aux rois dotés de pouvoirs divins.







L'éclat particulier et le reflet plombé de cette tasse et de cette coupe à piédestal (ci-dessus) caractérisent la poterie métallique (plumbate). Très prisés, ces articles étaient échangés à travers toute la Méso-Amérique à la période postclassique. Découverts au milieu des ruines d'Uxmal, ces objets ont dû servir à l'occasion de rituels ou de banquets. La céramique métallique doit son aspect brillant à une cuisson de l'argile à forte chaleur,

un procédé qui vitrifie presque les minéraux. Sa présence à Uxmal et à Chichén Itzá indique qu'une alliance commerciale existait entre ces puissances de la période postclassique du Yucatán. Autre trésor d'Uxmal, cette figurine (à droite), autrefois assise dans une niche du mur extérieur d'un palais. Les anneaux entourant ses yeux indiquent qu'il s'agit d'un dieu ou d'un souverain déifié après la mort.







Kabáh (Yucatán) partage le style architectural très orné d'Uxmal, cité à laquelle elle était reliée par un sacré (chaussée en pierre). Le palais des Masques, son monument le plus célèbre, comporte 260 représentations de Chac, le dieu de la Pluie au long nez. Répété sur de nombreux édifices, le motif était sans doute censé faire tomber la pluie. Des offrandes d'encens sacré étaient peut-être déposées sur les « nez ».

LES MONUMENTS MAYAS

Édifiées par les souverains pour s'attirer les bonnes grâces des dieux, les pyramides d'El Mirador, de Tikal et de Tulum illustrent les réalisations grandioses des Mayas. Une frise chronologique couvrant trois mille cinq cents ans permet de situer leur histoire par rapport aux autres cultures et aux événements mondiaux.

Pyramide à trois sanctuaires

Courant dans l'architecture préclassique, la structure en triade d'El Tigre compte un grand temple flanqué de deux petits. Tous trois sont juchés sur des plateformes auxquelles on accède par un large escalier central.

Plateforme du temple

Cet espace servait de scène pour les cérémonies publiques qu'organisaient les rois mayas.



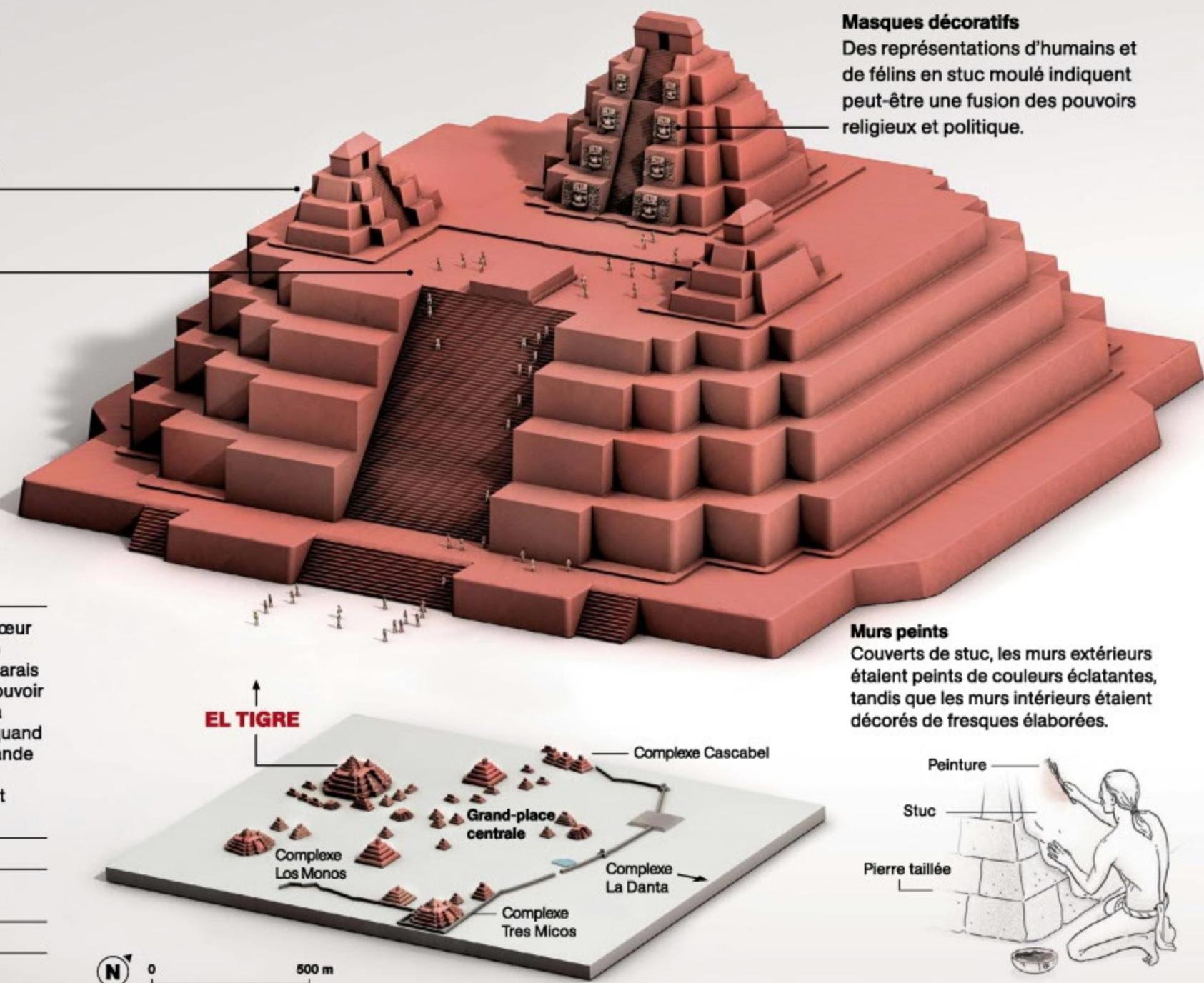
EL MIRADOR



SUPERFICIE	26 km ² *
OCCUPATION	vers 600 av. J.-C. – 150 ap. J.-C.
POPULATION	60 000 habitants*

*Estimation

Le site s'élève au cœur d'une forêt pluviale dense truffée de marais saisonniers. Son pouvoir politique s'effondra vers 150 ap. J.-C., quand la cité et la plus grande partie de la région environnante furent abandonnées.

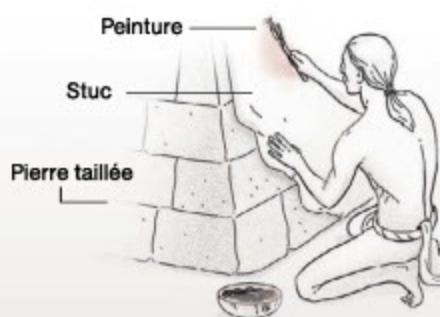


Masques décoratifs

Des représentations d'humains et de félin en stuc moulé indiquent peut-être une fusion des pouvoirs religieux et politiques.

Murs peints

Couverts de stuc, les murs extérieurs étaient peints de couleurs éclatantes, tandis que les murs intérieurs étaient décorés de fresques élaborées.



MAYAS et OLMÈQUES

La culture olmèque est apparue dans le golfe du Mexique au II^e millénaire av. J.-C. Elle se distinguait par des œuvres d'art délicates allant de figurines en jade minutieusement ouvragées à des têtes en pierre sculptées pesant 20 t. Rois et prêtres étaient souvent représentés sous les traits du jaguar, alors le plus puissant prédateur de la Méso-Amérique. Les Mayas adoptèrent plus tard des thèmes similaires, renforçant ainsi le lien entre l'élite et ce félin.



MAYA
Figurine provenant de Cival, datée de 900-800 av. J.-C.



OLMÈQUE
Figurine provenant du site archéologique de Waka (El Perú).

2000 av. J.-C. PRÉCLASSIQUE ANCIEN ————— 1000 av. J.-C. PRÉCLASSIQUE MOYEN ————— 400 av. J.-C. PRÉCLASSIQUE RÉCENT

PÉRIODE MAYA PRÉCLASSIQUE

OLMÈQUE

CULTURES MÉSO-AMÉRICAINES

2000 av. J.-C.

Les pyramides de Gizeh sont achevées depuis cinq siècles.

vers 1500 av. J.-C.

Composition des textes sacrés de l'hindouisme.

vers 753 av. J.-C.

Date traditionnellement acceptée pour la fondation de Rome.

vers 528 av. J.-C.

Siddharta Gautama fonde le bouddhisme.

vers 438 av. J.-C.

Les Grecs consacrent le Parthénon à Athènes.

vers 51 av. J.-C.

Cléopâtre accède au trône d'Égypte.

vers 7 av. J.-C.

Naissance présumée de Jésus de Nazareth.

Structure monumentale

Le temple du Grand Jaguar (également appelé Temple I) célèbre le règne de Jasaw Chan K'awil, 26^e roi de Tikal. Ses descendants y organisaient sans doute des cérémonies en l'honneur du souverain.



De hautes crêtes faîtières
Taillées dans la pierre, plâtrées et peintes, de hautes crêtes faîtières couronnaient souvent les temples. En général, les portraits illustraient le souverain auquel était associé l'édifice.

Édifices masqués

Des plateformes et des édifices entiers pouvaient être enterrés quasiment intacts à l'intérieur de constructions plus grandes. Le tombeau de Jasaw Chan K'awil a été sculpté dans le soubassement du temple.



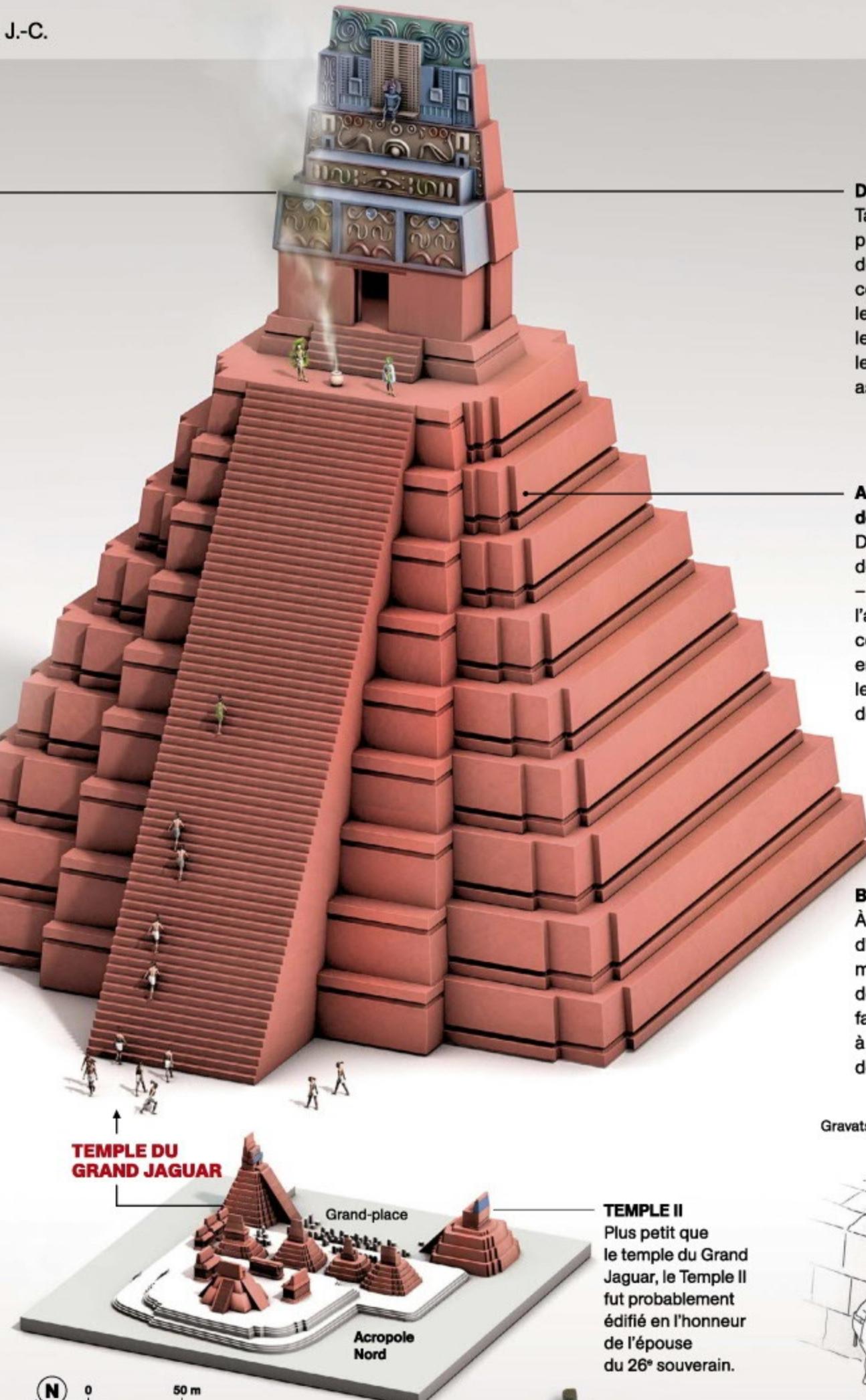
TIKAL



Tandis que la cité d'El Mirador déclinait, Tikal prospérait. Son acropole Nord devint, au classique ancien, une nécropole royale. Huit souverains au moins y édifièrent des tombes royales et des autels funéraires.

SUPERFICIE	194 km ² *
OCCUPATION	vers 800 av. J.-C. – 900 ap. J.-C.
POPULATION	62 000 habitants*

*Estimation

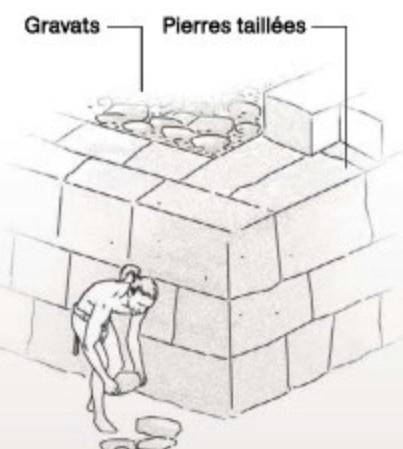


Architecture classique de Tikal

D'abord apparue sur des sites antérieurs – comme El Mirador –, l'architecture de Tikal comporte des coins enfoncés qui accentuent les jeux d'ombre et de lumière.

Bâtiments

À Tikal, comme dans d'autres cités de la période maya classique, les murs des édifices sont souvent faits de pierres taillées à l'extérieur, puis remplis de gravats et de terre.



MAYAS et THEOTIHUACÀN

Venant de Teotihuacán, le grand État du centre du Mexique, des guerriers et des marchands pénétrèrent dans la région maya au début de la période classique pour se procurer du jade, du cacao et des plumes de quetzal, autant de symboles du pouvoir très prisés. L'art et l'architecture militaires de Teotihuacán ont essaimé dans toute la région maya. Mais la forte influence de la cité déclina après son effondrement, au VI^e siècle de notre ère.



MAYA
Masque funéraire en coquillages de Tikal et en jade.



THEOTIHUACÀN
Vase cylindrique tripode à couvercle de style Teotihuacán, découvert à Copán.

250 ap. J.-C. CLASSIQUE ANCIEN

600 ap. J.-C. CLASSIQUE RÉCENT

PÉRIODE MAYA CLASSIQUE

TEOTIHUACÀN

ZAPOTÈQUE (MONTE ALBÁN)

EL TAJÍN

HUAXTÈQUE

250

vers 330
Constantinople devient la capitale de l'Empire romain.

vers 434
Attila devient le roi des Huns.

vers 476
Le dernier empereur romain est déposé.

vers 610
Mahomet reçoit les révélations qui seront consignées plus tard dans le Coran.

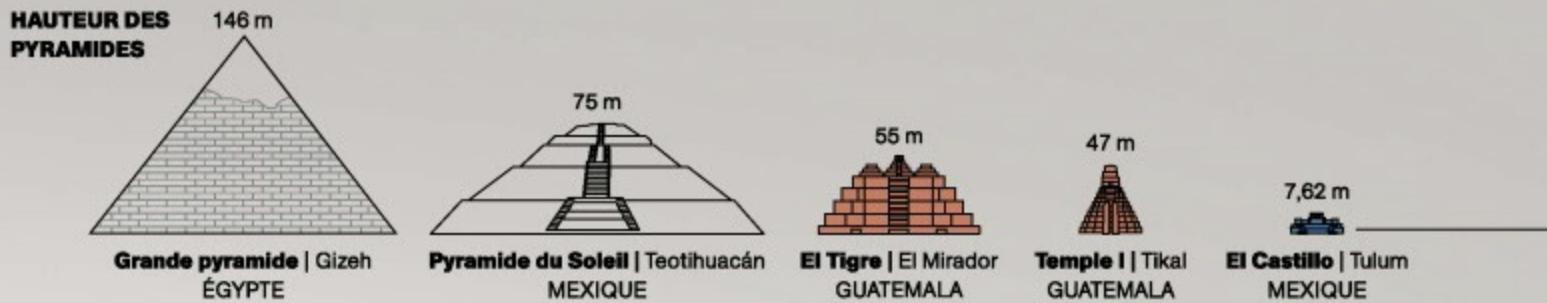
vers 700-1700
La civilisation du Mississippi dite des « Mound Builders » (bâtisseurs de tumulus) domine l'est de l'Amérique du Nord.

vers 800
Charlemagne est couronné empereur d'Occident.

Située dans
le sud-est de l'Etat
de Campeche,
au Mexique, Calakmul
fut l'une des cités
les plus puissantes
de la période classique
maya, et la grande
rivale de Tikal.



POSTCLASSIQUE | 900 – 1520 ap. J.-C.



Le « bleu maya »

Couleur recherchée, ce bleu était obtenu en mélangeant de l'indigo et un minerai d'argile extrait dans la péninsule du Yucatán. Il servait pour la céramique, des fresques et certains édifices. Des pigments retrouvés laissent supposer que El Castillo a pu être peint en bleu.

Décorations en stuc

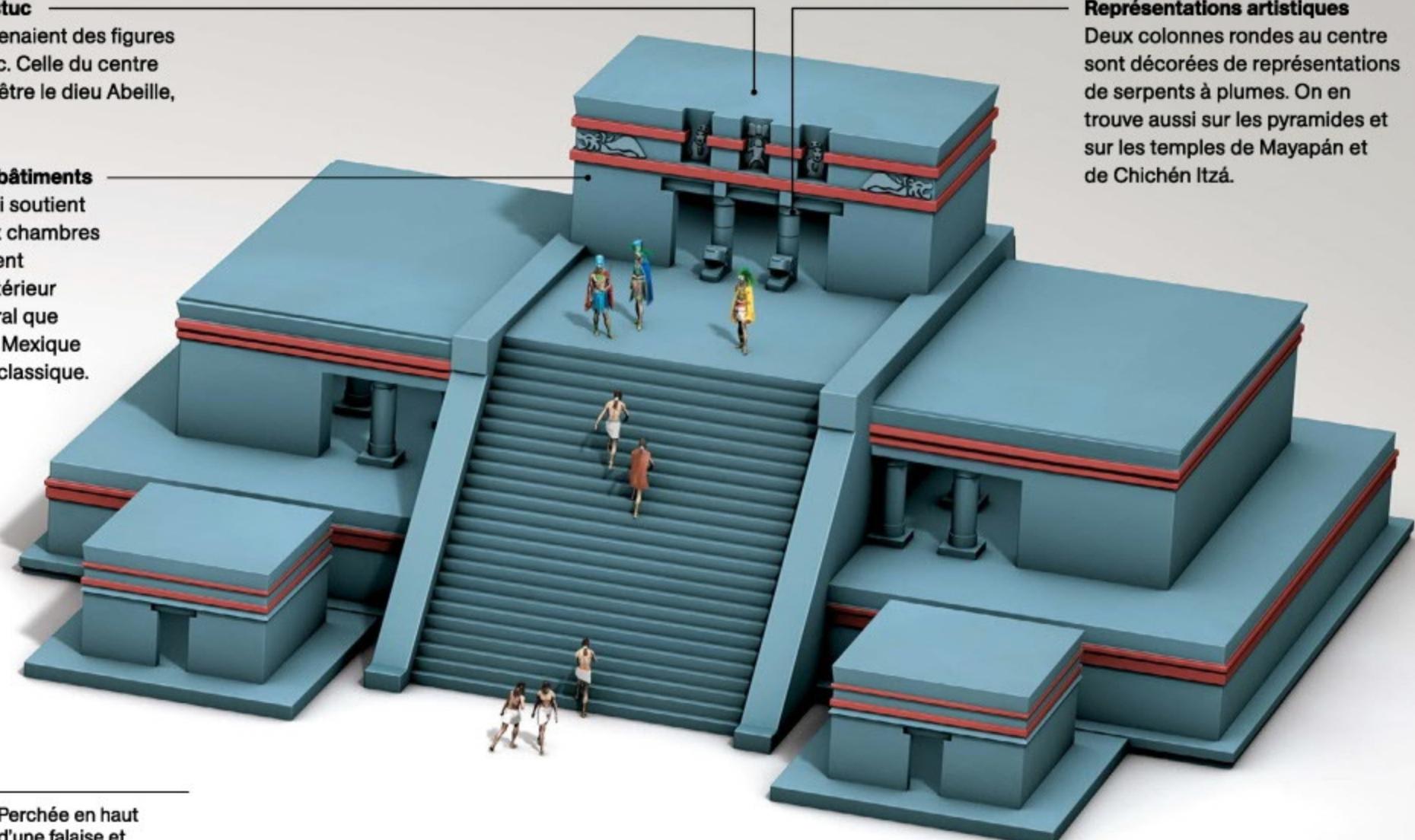
Trois niches contenaient des figures modelées en stuc. Celle du centre représente peut-être le dieu Abeille, Ah Muzen Cab.

Conception des bâtiments

La plateforme qui soutient ce temple à deux chambres intègre un bâtiment à colonnades antérieur – trait architectural que l'on retrouvait au Mexique à la période postclassique.

Représentations artistiques

Deux colonnes rondes au centre sont décorées de représentations de serpents à plumes. On en trouve aussi sur les pyramides et sur les temples de Mayapán et de Chichén Itzá.



TULUM



Perchée en haut d'une falaise et protégée sur trois côtés par un mur d'enceinte, la cité de Tulum était une forteresse de commerçants alliée à la ville de Mayapán.

SUPERFICIE	63,52 m ²
OCCUPATION	vers 1200-1520 ap. J.-C.
POPULATION	des centaines d'hab.*

*Estimation



CONCEPTION GRAPHIQUE : ALEJANDRO TUMAS, ÉQUIPE NG. ILLUSTRATION : ARIEL ROLDAN (ÉDIFICES) ; FERNANDO G. BAPTISTA (FIGURES HUMAINES), ÉQUIPE NG. RECHERCHE ILLUSTRATION : AMANDA HOBBS. TEXTE : CHRISTINA ELSON.

CONSULTANTS : ARTHUR DEMAREST, UNIVERSITÉ VANDERBILT ; FRANCISCO ESTRADA-BELL, UNIVERSITÉ DE BOSTON ; ROBERT SHARER, UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE ; GEORGE E. STUART, BOUNDARY END ARCHAEOLOGY RESEARCH CENTER.

MAYAS et AZTÈQUES

À mesure que les villes du centre des terres mayas s'effondraient, des villages s'érigeaient sur la côte. Les Mayas se mêlaient aux Toltèques et à d'autres peuples du centre du Mexique qui migraient vers des cités telles que Chichén Itzá. Les marchands mayas atteignirent les colonies aztèques des côtes du Golfe et du Pacifique à bord de leurs pirogues chargées de peaux de jaguar, de plumes de quetzal, de cacao et d'or.



MAYA
Encensoir de Mayapán.



AZTÈQUE
Figure aztèque de Xiuhtecuhtli, le « Seigneur du Feu ».

900 POSTCLASSIQUE ANCIEN

1200 POSTCLASSIQUE RÉCENT

PÉRIODE MAYA POSTCLASSIQUE

TOLTÈQUE

MIXTÈQUE

AZTÈQUE

TARASQUE

900 vers les ix-xi^e siècles
Les Vikings envahissent et colonisent des territoires en Europe.

vers 1096-1099
Lors de la première croisade, les Européens tentent de regagner des terres conquises par les Arabes.

vers 1215
Signature de la « Magna Carta », charte anglaise limitant les droits des rois.

milieu du xv^e siècle
Construction de la cité inca de Machu Picchu, au Pérou.

vers 1521
La capitale aztèque de Tenochtitlán tombe aux mains des conquérants espagnols.



Gardiens de la flamme

Un héritage vivant

CHRISTOPHE COLOMB est le premier Européen à avoir rencontré des Mayas. Lors de sa quatrième expédition vers le Nouveau Monde, en 1502, lui et son équipage aperçoivent une de leurs embarcations au large des côtes honduriennes. À la vue des nouveaux arrivants, les Mayas se précipitent sur eux pour leur présenter divers produits. Ils ignorent alors que ces étrangers annoncent la conquête espagnole.

Les Européens qui suivaient Colomb dans le Nouveau Monde apportent la mort sous de multiples formes – maladies, guerres, esclavage. Malgré tout, près de deux cents ans s'écoulent avant que les forces espagnoles ne réussissent à écraser, en 1697, le dernier royaume maya indépendant. Lors des siècles suivants, les colons s'emparent des terres les plus fertiles pour les dédier à l'élevage ou pour cultiver canne à sucre, bananes et café, transformant les Mayas en ouvriers sans terre. Les protestations ont entraîné des représailles brutales jusque dans les années 1980.

Au Guatemala, des escadrons de la mort s'en sont pris à des dirigeants syndicaux et à des éducateurs mayas qui défendaient les droits de leur peuple ; de son côté, l'armée a rasé de nombreux villages pour briser toute velléité d'organisation politique. Mais l'oppression n'a pas réussi à faire disparaître la culture traditionnelle.

Aujourd'hui, en 2018, plus de 8 millions de Mayas vivent au Mexique, au Guatemala et au Belize. Ils parlent vingt-neuf langues mayas, et beaucoup restent fidèles aux anciennes coutumes. Ils cultivent du maïs, vendent les objets qu'ils fabriquent à la main, pratiquent des rituels ancestraux et vivent dans des maisons en briques de terre crue (adobe). Jusqu'à peu, la plupart des enfants n'allaitaient guère à l'école et étudiaient peu leur histoire. Pour eux, les anciennes cités comme Tikal étaient de simples attractions touristiques. Mais, ces dernières années, des écoles guatémaltèques ont commencé à former des professeurs mayas et à donner aux jeunes un enseignement dans leur langue maternelle. Ces élèves apprennent désormais avec surprise et fierté que leurs ancêtres ont édifié Tikal et développé l'une des civilisations les plus remarquables de l'histoire de l'humanité.

— Heather Pringle

Sur l'un des anciens sites mayas, au Guatemala, des croix ornent un autel sur lequel un jeune garçon brûle des offrandes, sous le regard d'une femme chamane. Dans sa forme actuelle, la religion maya mêle les pratiques et les croyances d'autan avec certains éléments du catholicisme apportés dans le Nouveau Monde par les conquérants espagnols au XVI^e siècle.

Deux systèmes de croyances se mêlent dans cette grotte mexicaine où des Mayas prient devant le portrait de la Vierge de Guadalupe (ci-dessous). Dans la tradition, les grottes sont des portes vers l'inframonde – parfois appelé Xibalba, « le lieu de la peur ». Dans leur cosmologie, Xibalba est la demeure d'êtres surnaturels monstrueux et l'endroit où séjournent les défunts, mais elle renferme aussi

les sources de la vie que sont la pluie et le maïs. Au Guatemala, un *ajq'ij* (« maître du Temps ») – ou guide spirituel – (à droite) supervise les rites traditionnels pratiqués dans les foyers pour célébrer les mariages, procéder aux guérisons ou faire venir la pluie. Fenêtres et portes sont fermées pour transformer – symboliquement – la maison en grotte. Ces rites et pèlerinages de la culture maya sont ancestraux.

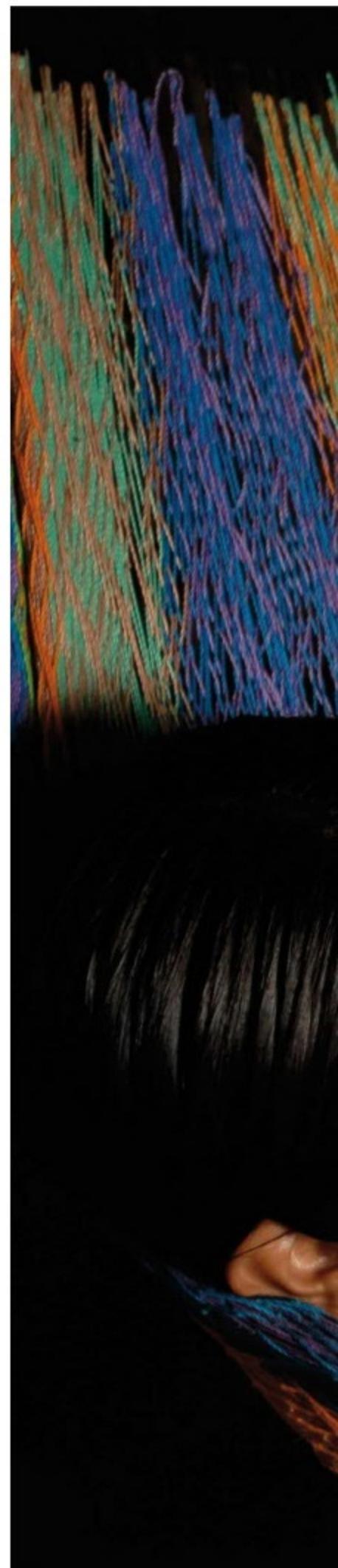






Sebastian Pop tient un encensoir de pierre (ci-dessus) découvert par ses enfants dans une petite caverne située sur ses terres, non loin de Trece Aguas, au Guatemala. Sur un total d'environ 6 000 sites mayas connus, une centaine seulement ont déjà été fouillés de façon systématique par les archéologues. Dans

le village de San Simón (Mexique), une mère et son enfant se prélassent dans un hamac maya fabriqué à la main (à droite). Les motifs tissés et brodés des corsages féminins constituent de vrais cosmogrammes. Comme leurs ancêtres, bien des femmes mayas utilisent des techniques millénaires et sont des tisseuses expertes.







À Tenosique (Mexique), pendant le carnaval, des hommes déguisés en jaguars évoluent au son des tambours et des sifflets en roseau pour la danse d'El Pochó. Selon d'anciennes croyances, des prêtres vêtus de peaux de jaguar pouvaient passer de la terre des vivants au séjour des morts. De la même manière, les Mayas actuels vivent entre deux mondes, embrassant la modernité tout en entretenant leur glorieuse histoire.



Les mystères des Mayas



NATIONAL GEOGRAPHIC

«NOUS CROYONS AU POUVOIR
DE LA SCIENCE, DE L'EXPLORATION
ET DU STORYTELLING
POUR CHANGER LE MONDE.»

Gabriel Joseph-Dezaize, RÉDACTEUR EN CHEF
Catherine Ritchie, RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Elsa Bonhomme, DIRECTRICE ARTISTIQUE
Hélène Verger, MAQUETTISTE
Christine Seassau, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Emanuela Ascoli, ICONOGRAPHE
Nadège Lucas, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION
TRADUCTEURS **Philippe Babo**, **Béatrice Bocard**
A COLLABORÉ À CE NUMÉRO :
Alain Breton,
Directeur de recherche honoraire au CNRS

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ÉDITORIALE
Gwendoline Michaelis

DIRECTRICE MARKETING
ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT
Dorothée Fluckiger

DIRECTRICE ÉVÉNEMENTS ET LICENCES
Julie Le Floch

CHEF DE GROUPE Hélène Coin

DIFFUSION

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro
Sylvaine Cortada (01 73 05 64 71)
Directeur des ventes Bruno Recurt (01 73 05 56 76)
Directeur marketing client
Laurent Grolée (01 73 05 60 25)
Directeur marketing études et communication
Charles Jouvin (01 73 05 53 28)

FABRICATION

Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

Imprimé en Pologne
LSC Communications Europe,
ul. Obr. Modlina 11, 30-733 Kraków, Poland

Provenance du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0 %
Eutrophisation : Ptot 0 Kg/To de papier

Date de création : octobre 1999
Dépôt légal : décembre 2018
Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.
Commission paritaire : 1219 K 79161

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS
Philipp Schmidt (01 73 05 51 88)
Directrice exécutive adjointe PMS
Anouk Kool (01 73 05 49 49)
Directeur délégué PMS Premium
Thierry Dauré (01 73 05 64 49)
Directrice déléguée Creative Room
Viviane Rouvier (01 73 05 51 10)
Brand Solutions Director
Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)
Automobile et luxe Brand Solutions Director
Dominique Bellanger (01 73 05 45 28)
Senior Account Managers
Evelyne Allain Tholy (01 73 05 64 24)
Amandine Lemaignen (01 73 05 56 94)
Florence Pirault (01 73 05 64 63)
Trading Managers
Tom Mesnil (01 73 05 48 81)
Virginie Viot (01 73 05 45 29)
Planning Manager
Julie Vanweydeveldt (01 73 05 64 94)
Assistante commerciale
Catherine Pintus (01 73 05 64 61)
Directeur délégué Insight Room
Charles Jouvin (01 73 05 53 28)

Licence de
NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
Magazine mensuel édité par :

PM PRISMA MEDIA

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex

Société en Nom Collectif au capital de
3000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant
pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont
Média Communication S.A.S.
et G + J Communication GmbH.

Directeur de la publication:
ROLF HEINZ



PEFC™

PEFC/29-31-337

PEFC Certified
www.pefc.org

La rédaction du magazine n'est pas responsable
de la perte ou détérioration des textes ou photographies
qui lui sont adressés pour appréciation.
La reproduction, même partielle, de tout matériel publié
dans le magazine est interdite. Tous les prix indiqués
dans les pages sont donnés à titre indicatif.



Édifié au IX^e siècle, le Pigeonnier reflète la gloire passée d'Uxmal, l'une des plus grandes cités mayas de la péninsule du Yucatán, au Mexique. Les Européens l'ont ainsi surnommé en raison de ses crêtes faîtières, qui lui donnent l'aspect d'un pigeonnier.

Crédits

Photographies Stephen Alvarez: pages 14-15, 40-41, 56, 110, 111, 112; Alexander Cooke III: pages 96-97; Victor Boswell: page 59 (en haut); Enrico Ferorelli: pages 58-59 (en bas); Kenneth Garrett: couverture; pages 4, 8-9, 17, 20, 22-23, 24-25, 26, 28, 33, 42-43, 44-45, 47, 50-51 (toutes), 52-53, 54-55 (toutes), 57, 62-63, 64, 65, 68-69 (toutes), 70-71 (toutes), 72, 76, 77, 79, 82, 86-87, 94-95 (toutes), 100, 101, 108, 114-115; Wilbur E. Garrett : pages 30-31; Alfred Maudslay: pages 10-11; Brian McGuire/Alamy: page 106; Simon Norfolk: pages: 6-7, 60-61, 66, 67, 80, 84, 85, 88, 89, 90-91, 92-93, 98-99, 102-103, 118; Jesús Eduardo López Reyes: page 113; William Saturno: pages 12-13, 34-35; George E. Stuart: inset, page 58; Wild Blue Media/ScanLab Projects/Pacunam: page 3.

Art Vlad Dumitrascu: page 32; H. Tom Hall: page 48; John Jude Palencar: pages 36-39 (toutes); Richard Schlecht: page 78; Doug Stern: computer reconstruction, pages 74-75; Vania Zouravliov: page 75 (en haut).

Remerciements Belize: Institut d'archéologie ; Guatemala : ministère de la Culture et des Sports; Honduras: Institut d'anthropologie et d'histoire du Honduras; Mexico: CONACULTA, INAH; Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, université Harvard, Cambridge, MA; Popol Vuh Museum, Guatemala City; Princeton University Art Museum, Princeton, NJ.

Consultants principaux Traci Ardren, université de Miami; Arthur Demarest, Université Vanderbilt ; Francisco Estrada-Belli, université de Boston; David Freidel,

université Washington de Saint-Louis; Richard Hansen, université d'Idaho; Stephen Houston, Université Brown, Rhode Island; Susan Kepecs, Université de Wisconsin-Madison ; Jeff Kowalski, Université de Northern Illinois; Joyce Marcus, université du Michigan; Marilyn A. Masson, université d'Albany, SUNY; Mary Miller, université Yale; Kathryn Reese-Taylor, université de Calgary; William M. Ringle, Davidson College; Jeremy A. Sabloff, anthropologue mayaniste; William Saturno, university de Boston; Christa Schieber de Lavarreda, archéologue; Robert Sharer (†), université de Pennsylvanie; David Stuart, université du Texas, à Austin; George E. Stuart (†), Boundary End Archaeology Research Center; Karl Taube, université de Californie, Riverside.

VOUS LIVRER LES CLÉS DES COULISSES, C'EST **Capital.**

NOUVELLE
FORMULE
en réalité
augmentée



Chaque mois le magazine Capital c'est :

- Des articles accessibles pour répondre aux questions que vous vous posez.
- Une indépendance journalistique pour vous proposer des enquêtes approfondies et illustrées.
- Des rubriques pratiques avec des tutos et des rendez-vous en réalité augmentée pour vous faire gagner du temps et de l'argent.

AVEC CAPITAL, VIVEZ L'ÉCONOMIE.

capital.fr

Toute la presse est sur prismashop.fr



L'AVENIR DE LA PLANÈTE ROUGE
EST ENTRE LEURS MAINS

I NOUVELLE SAISON I

MARS



I À PARTIR DU 11 NOVEMBRE

CHAÎNE DISPONIBLE
AVEC

CANAL
CANAL 85